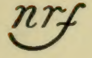
CHARLES VILDRAC

DÉCOUVERTES



ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME

28-7-69

DÉCOUVERTES

DU MÊME AUTEUR

Poèmes (1906).

Images et Mirages (Poèmes. 1908).

Livre d'Amour (Poèmes. 1910).

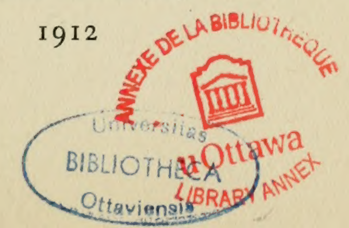
Notes sur la technique poétique (en collaboration avec Georges Duhamel).

CHARLES VILDRAC

DÉCOUVERTES

nrf

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, PARIS
1912



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
20 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES
RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS
A LA PRESSE

LE TUNNEL

Le front à la vitre du wagon, l'enfant regarde de toutes ses forces.

Ces graves labours, ces routes, ces petits bois qui descendent les collines comme des troupeaux bien rassemblés, ces choses que la campagne répète tout au long du voyage, il les sait maintenant comme les plus usuelles vérités.

Cette eau rapide avec ses saules, son moulin et son petit pont de pierre d'où trois garçons pêchent à la ligne, cette apparition unique, il ne l'oubliera jamais.

Or voici que le train s'engage dans le long tunnel.

— Assieds-toi, maintenant ! dit la mère qui a un peu peur.

Elle saisit son enfant et l'assoit de force contre elle. Mais lui se débat :

— Non ! Je veux voir ! Je veux voir !

— Il n'y a plus rien à voir.

Rien à voir ! Il sait bien qu'il y a toujours quelque chose à voir et que chaque objet, chaque minute est comme un présent tendu, pour lui qui ouvre comme il faut ses yeux et son cœur.

Il s'évade et le voici de nouveau contre la portière.

S'il ne regardait pas, qui donc connaîtrait et aimerait la voûte aveugle, les tristes pierres que révèlent çà et là les veilleuses ? Et vous, flots de fumée captive, nuages lâchés dans une cave, qui comprendrait vos mutilations et votre mort noire ?

S'il ne regardait pas, s'il ne savait pas

regarder, quel cœur témoignerait de votre miséricorde, premières lueurs réapparues ; qui ressusciterait avec vous ?

Et si, vraiment, il n'y avait rien eu à voir, pas même les ténèbres vertigineuses, aurait-il pas fallu être là néanmoins pour l'attente têtue de la première chose à voir ?

Après le dernier pan de muraille enfumée, après la dernière lanterne jaune que raille déjà la clarté, il y a un talus maussade et dessus un acacia malingre et tout seul, écorchant ses branches au tablier même du tunnel.

Il n'est pas là, ce petit arbre, pour les cinq cents voyageurs qui, durant l'inertie du transport accrochent aux planches poisseuses leurs regards inutilisables. Il est là pour rendre heureux les yeux neufs et fidèles qui ont veillé dans la nuit afin de se donner plus sûrement au premier feuillage réapparu.

DÉCOUVERTES

Cet enfant avait sept ans ; il était tout petit, vif et de traits fins. Il injuriait ceux qui contrariaient ses occupations et ses jeux et ne répondait pas toujours à ceux qui lui parlaient. Cependant lorsqu'on savait l'intéresser, il ouvrait grands des yeux totalement enfantins et posait des questions d'une voix qui remerciait d'avance.

Il avait déjà beaucoup appris.

Son corps savait les contacts avec l'herbe, le sable, la terre labourée, la pierre, la paille, les genoux d'hommes, les brancards des grosses voitures, les bâches, âpres et fraîches, les jupons de femmes, moelleux et tièdes.

Mais ce qui avait attiré surtout cet enfant, c'étaient les manières différentes d'être transporté ; il en connaissait beaucoup déjà et cherchait avidement à en éprouver de nouvelles.

Il avait savouré cette impression d'insécurité, ce malaise qui vous prend lorsqu'un camarade, aussi petit que vous-même, vous porte sur son dos et marche pieds-nus, avec un trébuchement continuel et hâtif, et des pas fragiles, défiants, meurtris, répercutés sourdement dans les deux poitrines.

Comme son père était ouvrier de ferme, il avait souvent pris place sur le dos large des chevaux de labour. Quelquefois il arrivait que l'énorme bête abaissait son cou en marchant pour se gratter ; alors l'enfant ne voyait plus de crinière, c'était la route tout de suite devant lui ; et le collier monumental auquel il se tenait lui tirait brutalement les

bras vers l'abîme. Sur l'instant il était pris de frayeur et de vertige ; mais ensuite il aimait le danger qu'il avait couru.

Monter sur quelque chose qui roule le séduisait particulièrement. Il se hissait sur les grandes fourragères qui rentraient à vide ; cela faisait tant de bruit, en passant sur le pavage de la rue, qu'il ne s'entendait pas parler ni crier ; il y avait un rapport merveilleux entre ce bruit, le mouvement des roues et leurs secousses ; c'était sans doute ce qui plaisait à ses sens tout neufs. Les menus débris de toutes sortes qui demeuraient sur les planches de la voiture, les bouts de corde, les paniers vides, tout sautait, sautait à l'unisson, et son cœur avec. Quand il faisait : aaaah ! une crécelle tournait dans sa poitrine et parfois la trépidation lui chatouillait la plante des pieds. Lorsque, dans le vacarme, le fouet claquait et que le charre-

tier hélait quelqu'un au passage, l'enfant se retrouvait comme ivre au milieu d'événements confus qu'il croyait avoir rêvés une fois. Un jour on l'avait juché sur une bicyclette ; et dans une grande béatitude, il avait connu et savouré deux nouveaux miracles : le glissement et l'élasticité.

Il s'était fait aussi rouler en brouette quand sa mère allait au lavoir ; la brouette faisait un bruit de tambour qu'il s'émerveillait de sentir avec son dos autant qu'il l'entendait avec ses oreilles ; et quand la roue sautait un trottoir, l'enfant recevait un coup sonore qu'il aimait et il souhaitait de descendre en brouette un escalier tout entier.



Ce jour-là, il avait accompagné son père au travail. Il s'agissait de herser une grande pièce de terre brune et grasse.

Deux chevaux tiraient la herse ; l'homme suivait, dirigeant ses bêtes de la voix et lançant en l'air avec un bâton les racines dégagées des mottes. L'enfant marchait près de lui, dans un sillon, et regardait avec une grande attention la herse et la terre. Quand les chevaux arrivaient au bout du champ, il fallait les faire tourner, puis, le plus souvent, soulever un peu l'instrument avec des bras robustes pour le mieux placer sur sa nouvelle voie ; il y avait alors un temps d'arrêt ; l'enfant observait, perché sur une grosse motte qui ne s'écrasait qu'à peine sous son poids. Et au moment où les chevaux repartaient, où l'extraordinaire véhicule avançait, non pas sur des roues mais sur de gros clous enfoncés à demi dans la terre, l'enfant suivait de plus près avec un désir.

Or il arriva que les chevaux qui avaient été très sages jusque-là, ne s'appliquèrent plus

à suivre chacun leur sillon pour herser droit et essayèrent de jouer à se mordre. Le cultivateur, puis le petit enfant les menacèrent de la voix, mais rien n'y fit. Alors l'homme courut et les arrêta d'un coup de gourdin sur les naseaux et ils levèrent la tête par grandes saccades avec cette mine comique des chevaux qu'on gronde. Puis il les remit dans leurs sillons, mena l'un d'eux par la bride et s'appliqua lui-même à marcher droit.

Seul près de la herse, l'enfant suivit pendant quelques pas ; puis il n'y tint plus, sauta comme un jeune chat sur les traverses de bois et s'y accroupit.

Ce n'était pas un roulement ni un glissement ; ce n'était pas non plus comme lorsque la charrette, quittant la route, entre dans un champ de luzerne, ou bien descend une pente de gazon avec sa roue enchaînée.

C'était quelque chose d'inconnu et de

merveilleux. Tout empêchait la herse d'avancer sur la terre, elle-même s'y accrochait de tous ses ongles ; elle avançait quand même, l'enfant la sentait avancer sous lui à cause d'une force volontaire, implacable, qui contrariait la nature des choses. Il était ravi et intimidé par la notion de la violence et jouissait d'y participer de tout son poids.

C'était un combat en marche qui le portait, un combat ordonné laissant derrière lui l'ordre encore avec la victoire.

Les chevaux ne le traînaient pas sur la terre, mais un peu dans la terre ; c'était un arrachement continu qu'il éprouvait, si attentivement qu'il regardait devant lui sans voir et demeura crispé sur la herse, lorsque son père, l'ayant vu enfin, accourut vers lui jurant et menaçant...

Un coup de pied envoya rouler l'enfant sur le labour ; sa tête vint heurter une motte

énorme et lisse que tout-à-l'heure, victorieux, il eût pu sentir se désagréger sous lui, sourdement.

Il se releva, les paumes meurtries ; les chevaux, la herse et l'homme étaient repartis. Il invectiva son père, d'une voix pleurante et fila droit vers le village, enfonçant un pan de son tablier dans sa bouche pour ôter la terre qu'il avait mordue.

ASPIRATIONS

Celui-là est un enfant de la ville. Il a des lèvres trop rouges et des yeux ardents enfoncés dans un visage blême.

Il rentre de l'école. Il est de la classe qui sort dix minutes après les autres et où l'on a le plus de livres. Il rentre, penché en avant, sa gibecière aux reins. Longuement il vient d'être prostré d'attention, les bras croisés sur la table nue et noire. Au branle-bas du départ, il a respiré un grand coup, délivré, enfin détendu; alors ses narines ont retrouvé l'odeur d'école à la fin du jour, l'odeur de fièvre, d'encre et de tableau noir humide, l'odeur qui fait rêver tristement aux grandes vacances.

Maintenant, dehors, le printemps naissant l'étreint et l'étourdit. Il va, titubant un peu, sur le trottoir qui est poudreux, qui est pénétré de clarté tendre et tiède et sur lequel il a envie de s'étendre. Une voiture de livraison passe à son côté ; le cheval a un trot pesant et nonchalant qui se plaît sur le pavé de bois, et dont le bruit plein est bon au cœur.

Quand c'est l'hiver, en rentrant de l'école, il regarde aux boutiques, ou compte les lumières voilées de buée. Quand il pleut, il se donne le désespoir d'entrevoir au passage la grande détresse des cours et des couloirs. Aujourd'hui c'est la rue qu'il aime. Il fixe en marchant le halo blond, là-bas, et les maisons qui pèsent moins lourd et ont l'air heureuses.

Qu'y a-t-il au bout du la rue, au carrefour ? Une musique militaire qui passe ?

des préparatifs de fête ? une bataille ? Il s'attend à un événement ; il en a besoin. Il se rappelle le printemps électoral de l'année dernière ; des hommes discutaient dans la rue, des journaux arrivaient qu'on s'arrachait anxieusement ; il y avait de grandes affiches rouges, encore ruisselantes de colle et qu'il lisait avec tout le monde ; c'étaient des proclamations très graves où l'on parlait du Peuple, des Citoyens, de la République et de la Nation, comme dans l'histoire de France. Il évoquait tout de suite Mirabeau, les enrôlements volontaires, les Prussiens, et cela lui donnait un frisson qu'il aimait.

Le voici au carrefour : Il n'y a rien ; il n'y aura rien. C'était seulement dans l'air... C'est seulement dans sa poitrine.

Maintenant il s'enfonce dans le long couloir de sa maison. Tout au fond, la loge noire où somnole la concierge hydropique

lui donne du dégoût et de la terreur : il pense à des rats.

Le premier étage est obscur ; mais à mesure qu'on gravit les autres, la lumière s'accroît, humble et dévouée ; même, là-haut, elle console d'un sourire les murs glacés et le bois disgracié des marches.

Il entre au logis ; sa mère est absente, il est seul : son ivresse peut durer, son ivresse peut grandir encore.

Déchargé de sa gibecière, il est tout de suite à la fenêtre grande ouverte et s'accoude, les jambes molles, le front offert au ciel.

Au-dessous de lui s'étalent des toits d'ateliers, vastes et plats ; puis une cour, puis d'autres bâtiments peu élevés ; et, seulement là-bas, se dresse la muraille des hautes maisons, reliée aux murailles latérales ; en sorte que l'enfant possède un beau carré de ciel. Mais il y a autre chose : il y a la cheminée

de tôle d'un lavoir ; fine, élancée, elle dépasse tout. Un long morceau d'elle, d'un noir profond et de contours purs est seul avec le ciel si pur.

Certains jours comme celui-ci, l'enfant sent en lui quelque chose d'éperdu qui étouffe et voudrait démesurément grandir. Il ne sait pas nommer son tourment. S'il était dans la campagne, il choisirait le plus haut des arbres ; il s'élancerait pour atteindre la cime et s'éblouirait de vertige, glorieux de ses mains écorchées. Mais c'est un enfant de la ville ; il n'est libre que de son rêve. Pour son rêve, il a ce morceau de ciel encadré de maisons pauvres et cette mince colonne qui devient le jaillissement et l'apaisement de lui-même.

Il regarde, il regarde ; il est tout près du ciel et c'est grâce à la cheminée, à l'extrémité si nette de la cheminée. Il est là-haut,

en équilibre, dans un vertige, dans une fraîcheur qui le rend libre comme les oiseaux. La cheminée est tenue par des fils de fer qui semblent merveilleusement fins et s'accrochent loin, sur des toits, à des points qu'on ne voit pas ; s'il voulait, il irait découvrir ces attaches en se suspendant aux fils et en se laissant glisser dans le vide. Il y aurait beaucoup de monde en bas pour le voir et l'acclamer. Ses yeux veulent suivre un des fils, mais s'égarent sur le ciel que, dans un grand ravissement ils parcourent et remontent jusqu'au zénith.

Ah le ciel ! il n'est plus revêtu de soleil ou de vapeurs ; le voici nu et recueilli et c'est dans lui que toute la clarté réside. Il ne rit plus mais il est tout de même bien heureux, d'un bonheur qui palpite et défaille.

L'enfant demeure avec le ciel, intimement, se pénètre de lui et s'en extasie.

Seulement, le bonheur et l'amour d'un grand carré de ciel sont trop lourds pour son cœur.

Il voudrait bien se chanter un air qui ressemblerait à son mal et au ciel de ce soir. Il ne peut pas...

Mais voici que la cheminée du lavoir exhale soudain un peu d'une fumée rousse et légère, une fumée qui plaît au ciel et vous rapproche encore de lui.

Mais voici, très haut, virer trois hirondelles, et les cris qu'elles étirent dans l'espace sont comme un assouvissement.

L'enfant se laisse pleurer à chaudes larmes.

LA RÉCRÉATION

Tous les passants s'arrêtent et lèvent le nez. C'est là-haut ; des ouvriers qui rient à grands éclats.

La maison presque achevée poudroie dans le soleil ; l'échafaudage soutient devant chaque étage un balcon de planches mobiles et mal jointes ; c'est là-dessus qu'ils sont tous, même ceux qui travaillaient à l'intérieur : maçons et sculpteurs, couleur de pierre de taille, manœuvres en cote bleu-ciel et les parqueteurs en tablier brun, leurs manches de chemise repliées jusqu'au-dessus du coude. Ils sont tous là-dessus, penchés vers le sol, lâchant sur quelqu'un en bas leurs rires et leurs cris.

Le regard des passants s'abaisse et cherche ce qu'il y a au pied des mâts. Rien, que les sacs de ciment empilés, les tas de sable et de briques bleues...

Ah si ! De l'entrée béante et noire surgit une blouse enfarinée. Le maçon court et rit d'un comique rire de tête haché par les accidents du sol et dominé çà et là par le claquement des sabots. Voilà ! on comprend : un autre le poursuit ; un autre qui tient à la main une vieille casserole pleine d'eau.

Les passants aussi se mettent à rire et tout un morceau de rue, résolument, suit la course.

Que les besognes attendent. Que les maîtres pour qui l'on courait, que les amis chez qui l'on se rend, que le pauvre calcul qu'on faisait en marchant, que tout attende, et aussi les étoffes que vous cousiez, ouvrières tassées aux fenêtres d'en face ; que tout attende un

peu comme attend cette maison. Il s'agit de savoir si l'homme roux qui se retient de rire, atteindra le Limousin barbu et bruyant avec l'eau de sa casserole.

Il règne un soleil du matin, libéral comme un coup de vin blanc. Il faut qu'on joue, il faut absolument qu'on joue un peu. S'il n'y avait pas les servitudes du travail, si la vie avait d'autres formes, par un tel jour on serait tous dans des prairies et l'on ne ferait pas autre chose que jouer.

Le maçon poursuivi contourne deux fois le tas de briques, il franchit le sable, en lance une poignée derrière lui, sans tourner la tête et n'atteint qu'un chien qui s'écarte penaud et dont on rit.

La poursuite vire, zigzague et rentre dans la maison : déception ; on ne saura pas... Les plus pressés se détournent à regret et reprennent leur marche ; mais ils n'ont pas fait

trois pas qu'ils s'arrêtent à nouveau. La foule acclame le barbu qui surgit au premier étage et s'élance sur les planches. Il franchit la distance de trois fenêtres puis disparaît encore à l'intérieur, serré de près. Cette fois tout le monde attendra. Des appréciations s'échangent :

— Il est bon le barbu !

— Oui, mais l'autre a sa casserole qui le gêne pour courir.

— D'accord ! seulement le barbu a des sabots, tandis que le rouquin a des espadrilles.

— Il ne faut pas qu'il perde toute son eau en route...

— Entendez-les rigoler là-haut.

Ah ! Les voilà au deuxième étage. On leur fait place sur les planches. Le fuyard a filé à droite : il est pris, car les fenêtres, de ce côté, sont déjà posées et closes. Au bout

de la frêle impasse, tournant le dos au vide, il trépigne, les poings en arrêt. L'autre arrive, acclamé déjà. Mais le barbu alors se précipite à sa rencontre et lui fait sauter toute son eau à la face, d'un coup de pied dans la casserole.

Le rire monte jusqu'au cri, d'un seul coup et décroît lentement.

Il stagne une rumeur où surgit encore un éclat çà et là, et que balafrent les coups de sifflet amples d'un apprenti qui exulte.

Là-haut, l'arrosé s'essuie et rit, s'interrompant de commentaires ; puis il disparaît et les compagnons un à un reprennent l'ouvrage.

C'est fini. Ceux de la rue s'en vont.

Ceux de la rue se dispersent, en dépit des nouveaux venus qui n'osent pas tout de suite demander ce qu'il y a et cernent les "témoins" ; en dépit des apprentis qui restent à cause du treuil.

Mais ceux qui ont ri ne peuvent pas tous

réintégrer brusquement leur destinée propre et fermée. Ils ne peuvent pas retrouver tout de suite sur le trottoir l'étroite piste qui est pour eux seuls, ni, autour de leur tête, l'espace clos où jouaient et parlaient leurs pensées intimes.

Il y en a que des paroles ont liés tout à l'heure avec un voisin. Ils ne le quittent pas sans l'en prévenir, sans prendre congé avec un dernier rire complice, une conclusion badine, en trois mots, un salut de la tête, ou un geste vers le chapeau.

Ceux qui se remettent à marcher à deux ou trois dans le même sens prennent garde de ne pas tout de suite s'espacer. Ils font quelques pas ensemble ; ils ne se quitteront qu'après un regard et un sourire, ou un avis décisif lancé à la cantonade :

— Allons ! Ça n'est pas tout ça !

Il y a aussi les deux bavards, qui s'en

iront ensemble jusqu'au bout de la rue, en vantant l'agilité des travailleurs du bâtiment et en se contant des exploits de ravaleurs et de couvreurs.

La moindre gaieté peut survivre à sa cause, quand il fait du soleil ; si par miracle rien ne vient la chasser, il est possible qu'en nous, tout le jour, il subsiste un peu d'elle, ne fût-ce qu'une saveur, ne fût-ce qu'une tendance.

Voici un vieux tailleur, au fin visage. Sitôt après les ébats des maçons, il a rajusté son binocle, il a pressé davantage sous son bras les vêtements qu'il va livrer, puis a repris son trottinement. Il vient de bien s'amuser. La vie pour lui doit être égale et simple et son âme est comme une eau claire : rien qui pèse en elle et s'oppose à l'emprise des rayons. Elle prend la couleur de ce qu'elle approche.

Le tailleur suit une autre rue, puis une autre, et la gaîté est toujours en lui. Le voici maintenant bien loin de la maison poudreuse et des maçons ; sans doute même qu'il n'y pense plus, mais le rire demeure sur sa bouche et dans ses yeux, comme la dernière marque qu'on y a faite et aussi comme un bien-être immobile.

Maintenant, parmi ceux qui croisent ou devancent cet homme et le regardent, il n'y a plus personne qui sache pourquoi il " rit tout seul ".

ÉVÉNEMENT

J'allais dans une maison qui m'est familière : j'allais voir un ami chez lui.

Debout devant sa porte, en attendant qu'il m'ouvrît, je détaillais déjà son visage, je savais le regard et les mots de son accueil, comment, ensuite, nous parlerions en tête à tête et le temps que je resterais là avec lui.

Rien que je ne pusse prévoir.

Et voilà : la porte s'ouvre ; mon ami n'est pas tout entier dans son accueil, car il y a chez lui un autre visiteur, un homme que je n'ai jamais vu. Soudain j'ignore tout. L'heure que je vais vivre ici est à découvrir.

J'apprends le nom de l'inconnu qui apprend le mien.

Nous nous saluons, nous nous regardons dans les yeux : c'est la première fois.

Nous nous révélons nos voix. Dans la mémoire de chacun de nous, les traits de l'autre et sa manière d'accueillir ce qu'on lui dit posent leur première empreinte.

Si l'un de nous deux était mal sensible et suffisant, si nous l'étions tous deux, il ne se produirait qu'un choc poli ; mais sûrement il n'en est rien, car nous apprenons attentivement à être ensemble.

C'est gauche, empressé, passionné comme des premiers pas.

Je voudrais pouvoir observer nos deux visages. Voici que nous nous informons l'un de l'autre, avides ; nous offrons, nous concédons : il ne faut pas que déjà quoi que ce soit nous divise.

Nous nous parlons le plus possible ; nous avons tout à nous dire, en hâte. Nous sommes

deux navires qui se croisent pour la première fois et multiplient les échanges, ignorant s'ils voisineront jamais dans un port ou s'ils vogueront jamais de conserve.

Cet homme n'est pas d'ici. Il m'apprend qu'il vient de très loin. Il m'arrive de l'autre bout du monde.

Un homme de plus !

Il a fallu que nous parvenions à cette minute de notre vie pour nous rencontrer ; encore aurais-je pu arriver trop tôt chez mon ami ou trop tard.

Voici l'instant, déjà, où je dois partir. Nous nous quittons légèrement, selon la coutume ; mais nous nous serrons la main et ce n'est pas uniquement par coutume.

Je pars avec le rayonnement d'un cœur qui s'est accru.

On croise dans la rue des gens qui marchent allègrement et sourient, seuls, les yeux fixes:

sans doute, il vient de leur arriver ce qui m'arrive ; et je dois en ce moment marcher comme eux.

Qu'adviendra-t-il ?

Il y en a que j'ai rencontrés pareillement et qui tout de suite m'ont séduit pareillement. Nous étions peut-être faits pour une longue amitié ; je ne les ai jamais revus.

Mais il y en a d'autres : dites, mes plus proches, ne nous sommes-nous pas vus aussi une première fois, étrangers ?

Toute une destinée vire et s'engouffre par une des cent petites portes qu'on ouvre et ferme dans un jour.

Allons ! que je n'oublie pas cet homme.

RICHESSE

Je connais déjà un certain nombre de personnes ; pas toutes également, pas toutes autant qu'un homme en peut connaître un autre : Je parle ici de toutes celles que je connais assez pour penser à elles avec certitude et me représenter leurs traits quand je veux.

Toutes valaient d'être connues. Pas deux voix identiques, pas une image en double. Toujours quelque chose s'est révélé qui défend de l'oubli, fût-ce un défaut du caractère, une difformité de l'esprit ou une marque sur le visage.

Je voudrais bien n'oublier personne de

ceux que j'ai une fois connus. Je voudrais retrouver et garder ceux que j'ai perdus et que les arrivants ne soient pas des remplaçants.

Que chaque jour ajoute à ma richesse sans en rien disperser.

Quand je suis seul il m'arrive de prendre mon plaisir à dénombrer et nommer en moi-même tous ceux que je connais. Je suis comme un enfant qui apprend nouvellement une langue et, dans son ardeur, veut tenir la liste des mots qu'il sait.

Ainsi j'évoque dix, vingt, cent visages et beaucoup plus. Je suis riche et avare et insatiable et ris à la certitude de m'enrichir encore...



Mais la mesure de connaître...

Pour peu que je sorte dans la ville, je vois

passer mille inconnus. Certains me croisent et me frôlent et je donne à tous un regard, mais sans espoir de souvenir.

Je pense aussi que les hommes sont nombreux par le monde autant que les arbres ; et qu'il est d'immenses forêts qu'il ne me sera jamais donné de traverser, ni même d'embrasser du regard.

TÉMOIGNAGE

Je suis à peu près égaré dans un quartier que je connais mal, à la recherche d'une rue dont le nom même m'était inconnu jusqu'à ce jour. Je m'aperçois que j'ai perdu toute orientation. Le plus sage, maintenant, c'est de demander mon chemin.

Un homme, là-bas, arrive à ma rencontre ; je ne sais pas encore si je vais m'adresser à lui ou en choisir un autre ; j'attends de voir son visage.

Bien. Je peux accoster celui-là. Je ne risque pas de l'arracher indiscrètement à lui-même ; il n'est ni soucieux, ni affairé, ni méditatif. C'est un homme dont le métier

doit être “ d’aller en courses ” ; il y va posément, sans se hâter et non plus sans flâner.

Nous voici à portée de regards. Ses yeux se prêtent à ce qu’ils rencontrent avec bonhomie. Je n’hésite pas.

— Pardon, Monsieur, pourriez-vous m’indiquer la rue Dozulé, s’il vous plaît ?

Il répond à mon petit salut, s’arrête et empoigne sa barbiche, l’air perplexe.

— La rue Dozulé, la rue Dozulé, attendez donc... Ça doit être une rue neuve...

A ce moment, un livreur passe près de nous, une espèce de ballot aux reins et le nom d’un grand magasin sur sa casquette de cuir.

Mon homme l’arrête :

— Eh ! vous devez connaître ça, vous, la rue Dozulé ?

Le livreur fronce un instant les sourcils pour forcer sa mémoire ; puis il dit simplement :

— Je vais vous la trouver.

C'est un grand gaillard aux mains puissantes. Il se décharge de son ballot qu'il pose à ses pieds, il fouille dans sa tunique et en sort un petit indicateur. Je suis vraiment confus ; je lui dis :

— Comme je vous dérange !

— Laissez donc, ça délasse.

Et il feuillette son indicateur en répétant entre ses dents : D... D... La rue Dozulé...

Pendant qu'il cherche, l'autre avance une opinion :

— Cette rue-là doit donner dans la rue Marié. Il y a une petite rue qui descend ; je la vois bien, mais je n'ai jamais su son nom...

Il me vient subitement la pensée qu'ils sont là tous deux occupés de moi et de ma rue, qu'ils ne me connaissent pas, qu'ils n'ont rien du tout à attendre de moi et cela m'emplit de joie et de gratitude.

Le livreur a trouvé :

— Eh bien vous vous trompez, mon vieux; ça ne donne pas dans la rue Marié. La rue Dozulé commence à l'avenue Alfred de Vigny et finit au square du Petit-Auteuil. Elle a trente-cinq numéros. A quel numéro allez-vous, Monsieur ?

— Au... 6.

— Alors, il faut gagner l'avenue Alfred de Vigny.

— Vous n'y êtes pas tout de suite, remarque avec une inquiétude vraie l'homme à la barbiche.

Et les voilà maintenant occupés tous deux à établir pour moi le meilleur itinéraire, du point où nous sommes à l'avenue Alfred de Vigny. Je les écoute et attends, plein de confiance et comme étranger au débat. Mais qu'ils me rendent heureux !

Comment pourrais-je désespérer de leurs

cœurs à tous, devant ces deux-là qui s'appliquent à tracer mon chemin et à m'épargner, le plus qu'il est possible, des pas et du temps.

Ils sont d'accord. L'itinéraire du livreur est adopté. Je devrai prendre d'abord la première rue à gauche ; ensuite, cela devient compliqué. J'affirme que je comprends très bien ; mais le petit employé sent bien que j'aurai tout oublié dans un instant. Il tire son crayon, trouve un bout de papier dans sa poche et me griffonne un plan sommaire, qu'approuve le livreur.

Je pars. Je ne sais pas les remercier assez. Je voudrais aider le livreur à replacer sa charge sur son dos, mais il ne m'en laisse pas le temps.

Je gagne allègrement l'endroit tout proche où je dois *prendre* à gauche ; alors je me retourne.

Ils ne sont plus ensemble ; ils ne sont

même plus du même côté de la rue. Mais chacun s'est arrêté sur son trottoir et me suit des yeux pour vérifier si je vais bien tourner à gauche.

Si je m'en allais étourdiment tout droit, ils me rappelleraient d'un cri.

Avant de disparaître, je leur fais de la main un salut vibrant ; puis j'examine le petit papier qui contient toute leur sollicitude.

Le plan est gauche, mais les noms des rues y sont marqués en toutes lettres et bien lisibles. Je pense aux recommandations écrites qu'on donne aux enfants.

Maintenant mon regard scrute les passants. M'aideraient-ils aussi à trouver ma rue Dozulé ? Sont-ils tous comme les deux hommes de tout à l'heure ?

Oui, presque tous ; même je prends acte, à cet instant, qu'ils sont tous comme les deux

hommes de tout à l'heure ; je me plais dans cette certitude qu'il arrive au plus mauvais d'être comme eux, sans se forcer, sans même y prendre garde ; que si j'arrête ce bourgeois maussade et lui demande poliment de me “ donner du feu ”, il me tendra sa cigarette avec un empressement soigneux, veillera au bon allumage de la mienne, et que nous échangerons au moins un sourire.

Ah ! je touche une fois de plus l'humble trésor sur lequel nous devons fonder. Il n'est pas secret, il ne se dissimule pas : comme l'air et la lumière, il est ostensible et partout.

LE SAUVEUR

Vraiment, la journée qui s'achevait avait été bien mauvaise.

Dès le matin il avait reçu cette lettre d'un ex-ami, cette lettre méchante qui lui avait fait si mal et à laquelle il lui avait bien fallu répondre tout de suite, en se faisant mal encore davantage à chercher et à écrire les mots qui blessent. Il était allé vite jeter sa réponse à la poste ; mais le tourment n'était pas du tout parti avec elle.

Quand vous recevez une lettre comme celle qu'il avait reçue, querelleuse, violente et où la vérité — votre vérité — est méconnue, vous pensez d'abord ne trouver de soulage-

ment que votre réponse ne soit faite et partie. Hélas ! vous attendez ensuite avec une impatience angoissée l'heure probable où elle atteindra son but. Et comment respirer librement, dès que vous êtes certain que la riposte a porté, que le pauvre et maudit offenseur est à son tour atteint cruellement, qu'il s'exaspère à vous relire, qu'il ne cesse de penser à vous pour vous détester...

Sa réponse partie, il avait attendu fébrilement un ami, le meilleur ami, le seul, sans doute et dont la visite était promise.

Celui-là, tout de suite allait devenir un allié de son cœur.

Il l'avait attendu longtemps ; l'ami n'était pas venu.

Alors il était sorti sous une pluie tenace qui l'avait rendu le plus désespéré des hommes. En traversant une rue glissante, il était tombé ridiculement, souillant de boue

ses mains et ses vêtements. Deux jeunes filles qui passaient avaient ri ; et elles étaient jolies.

Toute la journée, il avait joué de malheur ainsi.

Une foule l'avait rudoyé, rejeté ; un personnage qu'il voulait voir ne l'avait pas reçu ; et, rentré chez lui, en déballant un petit achat qu'il avait fait, il s'était aperçu que le boutiquier l'avait sciemment trompé. Maintenant, il attendait dans la détresse que s'épuisât cette journée hostile et glacée.

Ah ! tous, vraiment lui étaient ennemis ou fermés. La société tout entière aujourd'hui le refusait et le renvoyait durement en lui-même.

Si seulement les deux jeunes filles n'avaient pas ri, quand il était tombé. Si quelqu'un se fût trouvé là, pour lui ramasser son chapeau et lui demander : Vous ne vous êtes pas fait de mal ?...

Il tressaillit, car on frappait à sa porte. Quoi de mauvais encore ? Peut-être une réponse hâtive et rageuse à sa lettre du matin ?

Il alla ouvrir, la gorge serrée.

Il vit devant lui, un homme âgé que certainement il connaissait ; mais il ne put l'identifier, avant de l'avoir vu sourire et offrir des yeux limpides : C'était son voisin ; il ne lui avait jamais parlé, mais il rencontrait et saluait chaque jour, dans l'escalier, ce sourire affable et ces yeux-là. Le vieil homme portait un petit panier qu'il lui tendit :

— Monsieur, je ne veux pas du tout vous déranger. Voyez-vous, j'ai reçu tantôt un panier de poires ; je ne saurais les manger seul et je viens vous demander si vous voulez bien me faire le plaisir de les partager avec moi. Ce sont de beaux fruits, n'est-ce pas ?... Des poires aussi mûres souffrent toujours

du transport et j'ai malheureusement dû en mettre là quelques-unes qui sont un peu abîmées. Il faut m'en excuser ; je n'ai pu mieux choisir. "

Le vieillard s'esquiva bien vite, confus de trop de remercîments et se défendant d'eux d'un geste vers sa bouche.



Lentement et comme à regret, il referma sa porte, puis demeura immobile, le petit panier comme un trésor dans ses deux mains, écoutant le voisin rentrer chez soi, de l'autre côté du palier, et ses pas s'enfoncer dans l'appartement. Il lui sembla qu'il l'accompagnait ainsi un peu.

Puis avec un cœur nouveau, il courut poser le panier sur la table, en pleine lumière. Les poires étaient pesantes et jaunes et sentaient bon. Elles étaient disposées sur deux

rangées avec un art méticuleux, chacune couchée dans une petite feuille de papier bleu.

Il n'en déplaça pas encore une seule. Il ne voulut pas savoir combien il y en avait ; il ne pensait même pas à des fruits succulents : C'est devant le présent qui lui était fait qu'il s'assit, pour le contempler, pour y retrouver et chérir la main inespérée, tellement bien venue, qui le lui avait tendu.

Voilà : son vieux voisin l'avait entendu rentrer, comme chaque jour ; alors il s'était mis à préparer le petit panier, avec la joie et le souci de faire plaisir, de faire une jolie surprise et de bien la faire. Il avait dit : " Il faut que cela soit *présentable ;* j'ai là dans un placard certain papier bleu qui, lui, n'est pas fripé par le voyage... " Il avait ouvert sa porte, il avait traversé le palier à petits pas, un peu malicieux, déjà souriant, vers l'inconnu d'en face.

Ah ! sa journée, à l'inconnu d'en face, elle était sauvée, maintenant ! La disgrâce était levée. L'aspect du monde venait de changer.

Il se leva, vif, et dit: "Je vais vider le panier tout de suite pour pouvoir aller le lui rendre."

Pendant qu'il posait les fruits un à un sur sa table, il s'aperçut que sa manche était encore tachée de boue. Il sourit au souvenir de sa chute et revit les deux jeunes filles.

— Non, pensa-t-il, leur rire n'était pas méchant. Si je n'avais pas pu me relever, elles seraient accourues, les premières, alarmées et compatissantes.

La journée s'allégeait et s'éclairait comme un ciel noir où soudain paraît une trouée bleue.

Il pensa aussi à l'offense qu'il avait reçue et rendue le matin. Il jugea qu'elle était dictée par la colère et que les paroles de la colère, dans leur excès même, ne sont ni graves ni définitives.

POLITESSES

En passant sur le trottoir, je pose ma main sur la tête d'un petit enfant qui joue ; et tout en continuant de marcher, je me retourne pour épier son étonnement.

Il ne s'étonne pas. Il ne lève même pas les yeux vers moi, bien qu'il ne paraisse pas très absorbé. Je craignais qu'il ne fût effrayé : je serais déçu de son indifférence si je n'étais charmé d'un tel abandon.

Au fait, en quoi une main d'homme sur sa tête pourrait-elle l'émouvoir et le distraire un instant de ce qui l'occupe ?

Dans la rue où vont et viennent des grandes personnes comme son père et sa mère, il est

parmi les siens et se fie à eux. Il pourra s'étonner et craindre s'il rencontre un cheval ou un gros chien, mais pas si une main le touche, mais pas si une voix lui parle la langue de sa tribu.

Lorsqu'il court étourdiment sur le trottoir pour aller jeter un petit papier dans le ruisseau et qu'il se heurte en route aux jambes d'un passant, ce dernier, dans un arrêt brusque le rattrape au moment où il allait perdre l'équilibre, le soulève et le dépose de côté.

L'enfant ne demeure interdit que pendant la seconde qu'il met à comprendre ce qui lui arrive ; puis il accepte l'aide qui lui est donnée comme une chose toute naturelle. Il ne s'excuse pas, il ne remercie pas non plus avec des mots ; mais il rit et continue son chemin. Sa confiance et sa sécurité, voilà sa politesse.

*
* *

Il paraît que les formules et le ton de la civilité sont donnés à une société par la classe qui la domine. Cela pourrait fort bien expliquer pourquoi notre politesse d'aujourd'hui diffère si peu de celle que les financiers exigent de leurs domestiques.

Politesse qui veut nous accorder une distance comme la chose la plus désirable du monde ; réserve dressée entre nous comme ce qui délimite les propriétés privées.

Ah nous ne nous plaindrons plus de l'importun trop familial qui s'emparait d'un bouton de notre gilet, passait son bras sous le nôtre, ou ponctuait son discours en nous donnant des tapes sur les épaules ! Il va dans le monde et il a pris les derniers usages : Il ne peut plus nous frôler sans avoir un brusque recul et sans nous demander pardon avec un accent de sincère repentir.

Car les gens polis d'aujourd'hui semblent

toujours prendre à cœur de renforcer et d'élever le mur de leur voisin.

Ils ne vous adressent pas la parole sans demander pardon.

Ils ne vous débarrassent pas de votre chapeau sans vous demander pardon.

S'ils vous rendent le service d'ôter un fil qui traîne sur votre veston, ils ne le feront que dans une grande confusion et en vous demandant mille fois pardon.

A table, c'est encore en vous demandant pardon qu'ils vous présentent un plat et il faut bien qu'à votre tour vous leur demandiez pardon pour le mal qu'ils se donnent.

Pour un peu, ils demanderaient pardon en vous donnant une poignée de main.

Ah quel offensant souci de ne pas entrer sans autorisation dans le moindre instant de votre vie ! Quel éloignement, quelle méfiance, quelle discourtoisie !

Je ne veux pas, moi, de clôture à mon jardin ; et s'il en est une, qu'on sache donc l'enjamber de telle sorte qu'on me la fasse oublier. Qu'on fasse assez de crédit à mon accueil pour entrer chez moi sans frapper.

L'urbanité qui m'atteint et m'honore est celle qui ne met pas en doute ma propre urbanité et entend dès l'abord en user.

Je ne veux pas être poli au moyen d'une formule expéditive propre aux cœurs avares et indigents. Je puis me mettre plus en frais et improviser *ma* politesse, dussé-je ne l'exprimer qu'avec un regard ou un sourire, ou, comme l'enfant, avec ma seule quiétude, avec l'aisance dans l'acceptation, dans l'abord ou dans l'accueil.



J'aime la politesse de la rue, qui est aisée, spontanée, cordiale et ignore les distances.

Si deux distraits se heurtent l'un l'autre, nez à nez, ils ne se font pas des protestations de leur désespoir et de leur repentir. Ils se mettent à rire et à plaisanter, et il ne leur déplaît pas que d'autres passants s'amusent à leurs dépens.

Sur la plate-forme de l'omnibus, un voyageur se penche et empoigne solidement sous le bras une dame qui s'accroche à la voiture déjà trépidante.

S'il lui avait dit au préalable : " Pardon, Madame, voulez-vous me permettre ? " la femme placée ainsi sur l'hostile terrain des convenances eût peut-être cru devoir ne pas " permettre " et attendre une autre voiture.

Si un portefaix s'avance au milieu d'une foule avec un lourd fardeau en équilibre sur sa tête, il crie bien fort :

— Attention, là, les enfants !

Et il s'appuie légèrement en passant, sur le bras ou l'épaule de l'un et de l'autre, pour les maintenir à leur place et pour assurer son équilibre.

Qui donc exigerait mieux ? Qui songe à s'offusquer ? Au contraire, ceux dont le portefaix s'est délibérément aidé éprouvent une petite satisfaction secrète et le suivent des yeux jusqu'à ce qu'il ait atteint son but et déposé sa charge.

... Ces égoïstes qui se bousculent et se querellent aux guichets parcimonieux des théâtres, je les ai vus, côte à côte, sur le trottoir, observer l'éclipse de soleil.

Certains s'étaient procuré dès le matin des morceaux de verre fumé ; ils les prêtaient aux imprévoyants qui n'en avaient pas ; ils leur montraient comment il fallait s'en servir. Un seul petit bout de verre permettait à cinq ou six personnes de voir ; son propriétaire était content et lorsqu'on le remerciait, il se récriait :

— Il n'y a pas de quoi ! Il faut bien que tout le monde ait vu ça !

On échangeait des étonnements et des appréciations, il y avait une familiarité spontanée et toute plaisante, à cause d'un phénomène imposé à tous, d'un spectacle offert à tous...

Et pendant les inondations, quelle générosité dans les rapports, quels rapprochements !

J'aime à me rappeler un fait entre vingt :

J'étais sur l'impériale d'un tramway immobilisé entre d'autres tramways et beaucoup de voitures serrées, coincées. A cause des voies condamnées par l'eau, toute la circulation était refoulée sur le même itinéraire et mon tramway était pris à un carrefour, dans un encombrement inextricable. Il resta là près d'une heure. L'impériale était au complet, mais personne n'en descendit. D'abord, il aurait fallu, pour s'échapper, passer sur des camions et des fiacres, escalader des véhicules de toutes sortes. Mais surtout on

aimait se livrer aux événements. Tous les retards, toutes les difficultés, tous les incidents étaient prévus par chacun.

On vivait un de ces moments extraordinaires où les gens affairés eux-mêmes acceptent sans rébellion le cas de force majeure et ne sont plus affairés.

Le fleuve modifiait, par toute la ville, les heures des repas et du travail. Il attirait à lui tous les regards ; il imposait à tous une frayeur, une angoisse, une curiosité communes. Il était la cause d'un grand désordre et de pertes irréparables ; mais il provoquait une soudaine et belle harmonie, une contribution généreuse de chacun à la meilleure âme populaire. Il atténuait les distances, il contrariait par ses rigueurs les rigueurs disciplinaires du travail. Il servait de prétexte à une détente, à un abandon.

Les dames qui n'adressent jamais la parole

à leur servante, sinon pour leur jeter des ordres, leur parleraient comme à leur meilleure amie si l'eau envahissait leur rue, ou si les flammes dévoraient les maisons voisines. Ainsi le danger qui menace une grande ville, surtout si les hommes n'y sont pour rien est plus fécond, humainement, qu'on ne saurait le croire.

Donc l'impériale de mon tramway conservait tous ses voyageurs, insoucieux de l'attente, satisfaits, dans le crépuscule fraîchissant et devant le chaos des voitures, d'être assis, bien serrés les uns contre les autres.

On se mit à bavarder avec son voisin ou sa voisine. Comme on parlait des inondations, le voisin du voisin s'introduisait simplement dans la conversation, apportait son document ou son avis. On tendait l'oreille à droite et à gauche, on lançait un mot ici et là.

Mais il y avait non loin de moi un homme

qui racontait ses propres malheurs. Habitant d'une banlieue inondée, il avait dû, brusquement, abandonner sa maison pour fuir avec les siens. Des amis pouvaient recueillir ses enfants mais n'avaient plus de place pour lui ni pour sa femme. Il cherchait un gîte.

Tout le monde suivait le récit parce que la voix était forte et l'accent désolé. Ceux qui étaient trop loin pour entendre demandaient :

— Qu'y-a-t-il ? Qu'est-ce qu'il dit ?

Chacun fut mis au courant. Le voisin de l'homme sans abri était rougeaud et pansu ; il écoutait en tirant sur ses moustaches. Soudain il rejeta d'un coup de pouce son chapeau en arrière et j'entendis qu'il disait :

— Eh bien voilà : Moi je suis marchand de fonds ; je vends des fonds de limonadiers. J'ai un petit bureau — deux pièces — à côté de mon appartement. Venez donc à la

maison... Si, si ! On s'arrangera très bien. J'ai de la literie. Rien de plus simple...

Mais au même instant, quelqu'un, debout, à l'extrémité de l'impériale cria :

— Eh, là-bas ! L'inondé ! Puisque vous êtes d'Alfortville : J'ai déjà quelqu'un d'Alfortville chez moi ; et il y a encore de la place. Je vous emmène. C'est de bon cœur, vous savez.

Alors le marchand de fonds se dressa :

— Mon vieux, vous êtes bien gentil, mais c'est chez moi qu'il va. Je n'ai encore personne, moi... Soyez tranquille, ça ira ; merci. N'est-ce pas, M'sieu...? Entendu, hein ?

La grosse voix balbutiait, fort troublée :

— C'est que... Je ne sais vraiment...

— Mais si, mais si. Nous allons chercher votre femme. Vous serez dans le même quartier que vos gosses... Une cigarette ?

Le gros homme tendit son paquet de

cigarettes à son hôte, puis se pencha pour offrir, à droite et à gauche. Comme la conversation était devenue générale, il dit :

Faites passer, je vous en prie... — jusqu'au bout !

Je reçus le paquet, pris un cigarette en remerciant de loin, puis je fis passer...

A côté de moi il y avait une petite apprentie encore court-vêtue qui n'avait pas chaud, puis une vieille dame qu'elle ne connaissait pas, mais qui était occupée à lui couvrir les jambes avec un pan de son manteau.

ÉVASION

Des soucis misérables depuis des ans le tourmentaient, comme de la vermine.

Jamais d'amour, pas d'amitié, pas une pitié sur lui.

Une nuit, traqué, harassé, sanglotant, la nuque sur le dossier de sa chaise, il noyait ses regards au plafond qui était au moins un peu d'espace uni et vide et calme, malgré la couronne jaune qu'y faisait trembler la pauvre lampe.

Des larmes, une à une se suspendaient à son menton et allaient rouler toutes à la même place sur sa main ; elles décidèrent le froid, qui l'envahit et il ferma les yeux en frissonnant...

... Mer bleue, soleil, paquebot, villes bien loin, villes tièdes, odorantes, où se cacher et se réchauffer, comme dans une jupe...

Oh oui là ! Il bondit, lèvres tremblantes. Il s'évada de l'horrible chambre meublée avec une espèce de rire qui haletait, qui s'étranglait...

***

Il alla se blottir infime, inaperçu, dans un port d'Asie. Il n'eut plus de passé ni de nom ; il n'osa pas même avoir un lit ; il posséda tout juste sa vie.

Libre, heureux, léger, il vécut facilement et au jour le jour dans des petits métiers qui n'étaient pas des professions.

Il goûta la félicité des chiens sans maîtres que l'indifférence des hommes tolère et que dorlotent tendrement la poussière et le soleil !

***

Mais un soir de vent triste et de pluie où la fièvre le tenait couché au long d'un mur, sous des bâches, cet homme pleura jusqu'à l'épuisement pour s'être aperçu qu'il avait oublié, là-bas, là-bas, dans le tiroir graisseux d'une table de nuit, une photographie de la maison natale, avec sa mère sur le seuil, et un petit livre qu'il avait reçu comme prix, quand il avait quitté l'école.

GÉNÉROSITÉS

Je me rends à pied chez des amis, pour déjeuner avec eux. A mon côté passe un chien qui porte dans sa gueule un paquet soigneusement ficelé.

Ce chien me devance et je vois bien qu'il est seul : On l'a chargé d'une mission dont il s'acquitte avec entrain et fierté ; je veux savoir où il va et je presse le pas. Je le vois bientôt s'arrêter devant une boutique. Sans hésiter, sans lâcher son paquet, le chien se dresse contre la porte close, la gratte avec ses pattes et attend. On l'a compris de l'intérieur : La porte s'ouvre, il entre.

Ç'a été très amusant ; et je pense, en

continuant ma route, que je vais raconter tout à l'heure à mes amis ce que j'ai vu.

Je commence déjà, en moi-même :

— Figurez-vous qu'en venant, j'ai vu un chien extraordinaire...

Et je prépare mon récit, activement, par plaisir.

L'imagination intervient, généreuse. Elle amplifie, elle agrémente. Il s'agit d'intéresser sûrement. Si je requiers l'attention des gens, il faut qu'ils aient lieu de m'en tenir gré, autrement ce n'est pas la peine...

J'arrive chez mes amis. Je ne peux pas, bien sûr, leur parler immédiatement de mon chien, mais je n'oublie pas.

On se met à table. Je profite des silences qui provoquent les bavards, au début du repas, et tandis qu'on commence à verser à boire, je me décide :

— Figurez-vous qu'en venant...

On me sait gré de l'initiative, on m'écoute, on attend. Je poursuis, volubile : Le chien arrive à la porte. Comme elle est fermée, il fait une mine déçue et comique ; il regarde à droite et à gauche s'il n'a pas à compter sur aucune aide ; puis son parti est pris : il pose tranquillement son paquet par terre, se dresse, atteint le bec-de-cane avec sa patte, et après plusieurs tentatives parvient à ouvrir la porte. Il reprend alors son paquet et entre, victorieux.

Voilà. On est très content de mon petit récit, on rit, on s'émerveille et la conversation s'engage sur l'intelligence des animaux ; les anecdotes vont se multiplier.

Je n'ai pas honte. Mes mensonges n'étaient pas tous prévus ; les plus importants, je les ai commis presque malgré moi, dans le feu du récit. Ils m'apparaissent surtout après ; et j'ai besoin maintenant de les confirmer,

de les consolider à mes propres yeux, de braver ma pudeur. Et j'ajoute, invoquant d'imaginaires témoins :

— Tous les passants se tordaient...



Je crois que nous sommes beaucoup à surajouter ainsi, à inventer lorsque nous racontons ce que nous avons vu.

Il ne faut pas nous en blâmer. Il ne faut pas non plus nous confondre avec le hâbleur, qui vante ses propres exploits ; et notre mobile n'est pas une vanité grossière.

Presque toujours nous sommes désintéressés. Nous désirons surtout faire partager à autrui le plaisir ou l'intérêt que nous avons pris ; et c'est un sentiment généreux qui nous porte à l'augmenter en prenant sur nos propres ressources. Nous ne mentons d'ailleurs pas sans opportunité, mais à la façon de tout

conteur, qui s'en tient au strict rapport des faits lorsqu'ils suffisent à donner tout l'intérêt, mais travestit et met en valeur une réalité trop précaire.

Quant à la satisfaction d'amour-propre que nous peut valoir notre fraude, il arrive que nous y soyons sensibles, mais nous ne la recherchions pas autant que le plaisir de donner un plaisir.

D'ailleurs nous ne mentons pas toujours seuls. Il arrive que nous nous accordions spontanément à plusieurs, pour un certain maquillage de la vérité.

Que deux ou trois d'entre nous aient assisté ensemble à une scène drôle et en fassent le récit, dans une collaboration improvisée, chacun, avec la complicité des autres, grossira plus ou moins les effets comiques et leurs causes. Et si l'un de nous sait tirer un parti plus avantageux des faits, s'il amuse

mieux que nous, nous nous effaçons bien volontiers devant lui et le laissons parler seul.

Non, il ne faut pas nous condamner, mais nous savoir quelque gré de nos prodigalités.

Vous êtes bien avare, bien déshérité ou horriblement vertueux, si vous n'avez pas même une seule fois, pour plaire aux yeux des autres, paré la vérité avec les voiles séduisants de la fantaisie.

LA PAUVRE SUZANNE [1]

A Roger Fry.

Il y a une grive au coin de la rue. Depuis trois années qu'elle est là, dans une cage, cette grive chante au petit jour une chanson de prisonnier, une chanson pour elle toute seule.

Ce matin, la pauvre Suzanne, qui va si tôt à son travail, a pris cette rue qui dort encore. Ses talons frappent le trottoir en cadence ; la pauvre Suzanne est intimidée par leur bruit, si grandi d'être le seul ; pourtant elle n'ose pas l'éteindre en marchant sur la pointe des pieds : elle aurait l'air d'une

[1] D'après Wordsworth.

voleuse ; puis ce serait une autre angoisse.

Mais voilà que le chant de la grive emplit tout à coup le grand calme matinal. La pauvre Suzanne n'entend plus ses pas ; ils ne font plus de bruit... Oh ! que lui arrive-t-il !

Elle s'arrête ; des vapeurs emplissent la rue : c'est la buée de l'aurore sur une vallée ; des pans de peupliers s'y perdent, la rivière en devient aveugle.

La pauvre Suzanne voit des pâturages à flanc de colline. Ses jambes sont dans l'herbe trop haute et chargée d'eau où, chaque matin, faisant bruire son seau vide, elle courait pour aller traire.

Elle voit une sente verte entre deux murs; et un petit jardin où du linge sèche. La pauvre Suzanne voit un toit moussu avec une fumée qui monte bien droit et des pigeons qui parcourent les tuiles ; elle voit de la vigne autour d'une porte et des poules sur

de la paille ; elle voit la maison, la seule maison qu'elle aime au monde.

Elle regarde, toute tendue ; elle écoute et elle regarde...

Un volet claque au coin de la rue. La grive se tait brusquement. Un homme, en bâillant, s'accoude à sa fenêtre et voit passer et s'éloigner la pauvre Suzanne.

Le bruit de pas décroît, décroît.

Pas encore une boutique ouverte. Plus rien, maintenant, qu'un grand papier jaune qui erre tristement sur le trottoir, et s'arrête, et frémit et repart, avec le vent.

TESTAMENT

— Je te lègue et confie mon crâne.

Il faudra que tu leur voles ma tête.

Et tout de suite, à l'échaudoir, aux sels corrosifs, tu effaceras mon apparence, tu videras ma tête, tu vieilliras ma mort d'un seul coup.

Car vois-tu, surtout pour ma tête, j'ai horreur de tout ce qu'il y a entre le cadavre et le squelette ; et il me serait moins révoltant qu'elle ne cessât d'être de la vie que pour devenir brusquement un objet dans la vie.

Oui, c'est cela : un objet dans la vie ; un objet.

Ce crâne propre, aux mâchoires pourvues d'attaches en cuivre, tu le patineras d'encaustique blond et tu le poseras dans la pièce où tu travailles, sur une étagère, parmi les choses que tu y mets.

Et voilà mon crâne installé, objet, dans la vie humaine.

Voilà, je t'assure, le moins mort de mes restes : Le roulement des voitures qui passeront dans la rue l'emplira jusqu'à le faire bouger. A chaque heure, la lumière le dotera de l'expression et des couleurs qu'elle accorde aux hommes et au plus humble caillou de la route.

Je prête de ma vie aux objets que chaque jour je déplace, à l'encrier dont j'ôte le couvercle, à la vitre que j'essuie.

Que tu fasses pareillement pour mon crâne et qu'il soit pour toi un objet familier bien qu'inutile.

J'aime mieux que ce vestige de moi devienne ce qui vit et bouge aux dépens de tes doigts d'homme et dans l'air où tu parles et penses, que la dépouille aux dépens de quoi vivent des peuplades animales.

Ce crâne et toi aurez en commun l'air, la lumière, les températures, les vibrations. Il sera encore presque aussi fragile que toi.

Si quelqu'un, venu te voir, saisit mon crâne, le tient retourné dans ses paumes comme un gros œuf, et le soupèse et s'en amuse, il faut le laisser faire.

Et si un enfant te réclame, pour y appliquer son oreille, ce gros coquillage difforme, donne-le lui.

LE TRÉSOR

I wandered lovely as a cloud.
W. Wordsworth.

Je dominais toute la vallée.

Assisté d'un bienheureux soleil, j'allais, épars au vent et témoin de tout. J'étais comme un nuage qui erre sur des collines et allonge loin la vaste caresse de son ombre.

D'un coup d'œil, je bénissais trois villages et toutes les feuilles et tous les blés.

Aux charrettes au galop sur les routes d'en bas, je criais en riant : Je vous vois et vous salue ! et je vous suivrai longtemps sans même tourner la tête.

Mais à un moment, il arriva qu'étourdi de ma joie je me laissai tomber sur le sol.

C'était dans un carré inculte et couvert de petites fleurs jaunes ; je me trouvai assis au milieu d'elles.

Je n'ai jamais vu de fleurs plus joyeuses ; le vent les faisait danser toutes ensemble une danse désordonnée, une danse de folles et fragiles petites filles qui ne peuvent tenir en place, et secouent boucles et collerettes et rient en renversant leur tête et se poussent et se bousculent.

Ah ! j'aurais dû rester un peu plus avec elles.

Le temps d'écarquiller mes yeux sur leur jaune si clair et comme aigu, le temps d'éprouver l'air tiède sur ma joue, et j'étais debout, et j'étais reparti, trop avide pour me retourner, bien trop sollicité pour cueillir une seule petite fleur...

***

Maintenant, je ne pourrais plus dire la largeur de cette vallée. Je ne sais plus comment, à mon côté, le sol fuyait vers elle. Je ne vois plus le dessin des routes ni l'emplacement des villages ; je ne me souviens pas comment je suis redescendu vers eux. Mais quelquefois, aux mauvais soirs de ville, quand la journée m'a laissé mortifié, diminué, presque sans clarté en moi-même, que je suis étendu sur mon lit et ne peux dormir, j'appelle, de toute ma désolation, le libre été qui reviendra, la chaude matinée qui reviendra, quand même, où rira tout mon sang, la matinée d'adolescence et de victoire incontestables. Alors m'apparaît le carré de petites fleurs jaunes ; je revois, oh ! exactement deux d'entre elles qui étaient tout près de moi, puis la troupe des autres et leur danse et leur rire et leur abandon et le grand soleil qui leur allait si bien.

Et voilà que soudain mon cœur est paré doucement de leur joie, qui m'est à jamais gardée, à jamais fidèle !

DRAME

Il y avait une demi-heure que le train parcourait à vive allure une campagne âpre et désolée de pluie, sans cultures et presque sans villages, lorsque sa marche s'inquiéta, se ralentit, et que les freins grincèrent pour un arrêt. Je sortis tout mon buste par la portière, pour voir. Il n'y avait pas de station, pas d'ouvriers sur la voie. Le train s'engageait sur un viaduc ; c'est sur lui qu'il stoppa.

Le viaduc franchissait une vallée creuse et encaissée. Mon wagon s'arrêta juste au-dessus de l'eau. La rivière coulait à pleins bords dans des herbages hirsutes, coupés de rideaux de peupliers, et tout de suite limités par les

hautes murailles de roches d'où notre viaduc s'élançait.

Sous un ciel fermé, sous la pluie tenace, cette vallée était d'une tristesse qui me serrait le cœur ; à deux kilomètres devant moi, elle se dérobait dans une courbe et je voyais la rivière se diviser et disparaître dans un fouillis de sombres feuillages. Sur ses bords, pas une maison. Pas une maison non plus, en haut, sur les roches.

Comme j'étais seul dans mon compartiment, j'allai voir à l'autre portière. La vue y était plus limitée encore et le paysage plus sinistre, car la rivière était plus large et la pluie, sur une eau rapide, sans lumière et qui étire de longues herbes, m'a toujours causé une angoisse insurmontable. Pas une habitation non plus de ce côté ; pas un être. Frissonnant, j'allais regagner ma première place lorsque j'aperçus, à demi masqué par

les roseaux, un enfant qui pêchait à la ligne.

Alors, tout fut changé et je restai là. Tout devint clément dans ce paysage où un enfant tout seul, tranquillement campé au bord de l'eau, essayait d'attraper un poisson. La pluie qui ne lui faisait pas peur, la pluie froide sur l'eau, me donnait maintenant envie de chanter :

Il pleut il mouille
C'est la fête à la grenouille.

Cet enfant était-il bien seul ? Où était sa maison, son village ? Peut-être là-bas, dans les saules ? Je sortis ma jumelle de son étui et j'explorai les rives. Je ne pus rien découvrir et revins naturellement au pêcheur. Je le vis alors comme si j'avais été à quelques pas de lui, dans les roseaux couchés par le vent, dans les herbes ruisselantes.

Il n'avait pas plus de dix ans. Je m'arrêtai

tout de suite et avec un vrai plaisir à son visage tant il exprimait l'application enfantine. Des cheveux pâles et drus débordaient d'une vieille casquette. Le menton en avant, les sourcils dressés, la bouche entr'ouverte, l'enfant suivait sa ligne sur le courant, s'inclinant bras tendu, pour lui donner le plus de champ possible ; et lorsqu'elle arrivait au bout de sa course, il la tirait brusquement pour la lancer en sens inverse, profitant du court répit pour renifler en levant la tête et en plissant son nez, ou pour essuyer d'un revers de main l'eau qui lui chatouillait la joue. Il était sérieusement trempé ; sa veste de toile semblait collée à son corps. Mais il n'y pensait pas.

Hélas ! sa ligne s'accrocha aux herbes de la rivière. Il la tira dans tous les sens, la secoua et se mit en colère en sorte que la ligne cassa. Alors je le vis essayer avec sa

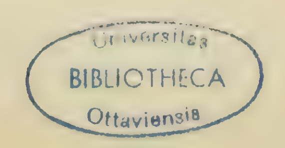
gaule, de ramener le bouchon qui devait flotter devant lui. Il ne put l'atteindre ; je le vis sauter sur une pierre, à fleur d'eau, se tendre sur la pointe des pieds, un bras en arrière, l'autre allongé, portant la gaule le plus loin possible.

Dès ce moment je ne regardai plus pour mon plaisir.

Je le vis très bien perdre l'équilibre, demeurer une seconde sur un seul pied et s'allonger dans l'eau, les mains ouvertes. Il y eut un éclaboussement, un léger remous et la gaule fila dans le courant.

Je quittai ma jumelle pour crier, sans que mes yeux pussent se détacher de *l'endroit* qui reprit brusquement sa distance réelle, dans le paysage inaccessible, effrayant, bien désert, maintenant.

Je criai sans beaucoup de voix ; les compartiments voisins étaient vides et, à cause



des bourrasques, peu de vitres étaient baissées. Un seul voyageur parut. Je tendais le bras vers la rivière, expliquant contre le vent :

— Un enfant vient de tomber à l'eau !

Le voyageur ne comprit pas. Il s'efforça seulement de découvrir quelle chose curieuse je lui désignais.

Dans la même seconde, je pensai à tirer le signal d'alarme, à sauter sur la voie, à prévenir le chef de train. Mais je ne fis rien de tout cela qui eût été inutile et que rejetait la moindre réflexion.

Je ne perdais pas la notion que nous étions prisonniers, très haut au-dessus de la vallée. Nous faisions partie du train. Nous n'avions aucun droit à la vie de ce lieu ni d'aucun autre point du parcours. Cette douleur même, je venais de l'usurper. J'appartenais à la voie ferrée dont le ballast, les rails, les mécaniques, les trains, sont les mêmes au départ

qu'à l'arrivée, sont un monde intermédiaire et clos qui isole les hommes pendant tout le temps qu'il les porte d'un lieu à un autre lieu.

D'ailleurs le train s'ébranla et je demeurai stupide, toujours à la portière.

Je fus emporté ainsi, le visage cinglé de pluie. Le prochain arrêt était lointain et je vis encore beaucoup de paysages, de petites gares, de maisons, où il se passait bien d'autres choses...

L'INDIGENT

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

TOUSSAINT, 35 ans.

MARIE, 30 ans, femme de Toussaint.

THIBAUT, 35 ans.

LA BONNE.

Le soir. Une salle à manger simple. Au fond, le buffet et la porte d'entrée. A droite, une cheminée. A gauche, en allant du fond au premier plan, une porte, puis quelques rayons garnis de livres ; sous ces livres et perpendiculairement au mur, une table de travail.

Au milieu de la pièce, une table que la bonne achève de desservir.

SCÈNE I

TOUSSAINT, MARIE, LA BONNE

Toussaint se lève et plie sa serviette. Marie en fait autant et va ranger sa chaise contre le mur. La bonne va et vient, emportant les couverts par la porte du fond qui demeure ouverte.

MARIE

Il ne fait pas bien chaud ; est-ce qu'il neige toujours ?

LA BONNE

Oh oui, de plus en plus.

(*Marie s'installe près du feu, dans un vieux fauteuil et se dispose à coudre.*)

TOUSSAINT, *adossé à la cheminée, s'adressant à la bonne*

Vous m'apporterez ma petite lampe, s'il vous plaît.

LA BONNE

Oui, Monsieur ; tout de suite.

(*On entend soudain un bruit d'exclamations et de rires, venu d'un appartement voisin.*)

MARIE, *prêtant l'oreille*

Ils sont joyeux nos voisins.

TOUSSAINT, *maussade*

Oui.

Ils ont du monde à dîner ; leurs invités montaient l'escalier en même temps que moi.

(*La bonne entre avec une petite lampe allumée qu'elle va poser sur la table de travail.*)

TOUSSAINT

Merci bien.

(*Il va s'asseoir à sa table, cherche un livre, le trouve et l'ouvre. Nouvelle clameur ioyeuse chez les voisins.*)

MARIE, *amusée*

Ils en font un bruit !

TOUSSAINT

C'est assez peu fréquent dans la maison...

MARIE

Eh ! Le mois dernier c'était au-dessus.
Tu te rappelles, ils ont dansé.

TOUSSAINT, *se détournant de sa lecture*

Oui.

(*Il s'accoude sur la table, la tête dans les mains, et réfléchit.*)

MARIE

Ils ont dansé jusqu'à minuit et demi. Ils me faisaient envie. Leur piano jouait une petite mazurka qui était le morceau favori de ma grand'mère.

(*Elle se lève pour rapprocher d'elle la lampe placée au milieu de la table desservie. Pendant un instant, la rumeur des voisins parvient plus distincte.*)

MARIE, *se rasseyant avec un soupir*

Voilà... Moi près du feu, toi devant ta petite table...

Dis ?

TOUSSAINT, *lointain*

Oui.

MARIE

Comme cela jusqu'au mois de mai... juin...

Mais avec les longs jours, il faudra que nous recommencions nos promenades après dîner, comme l'année dernière... N'est-ce pas ?

A quoi penses-tu ? Il y a quelque chose qui t'assombrit, ce soir. Je sens cela depuis que tu es rentré.

Des ennuis à ton bureau ?

TOUSSAINT

Des ennuis... non...

(*Un silence ; puis brusquement, en se levant.*)

Je vais te le dire, ce qu'il y a... Oh ! c'est tout à fait sans importance ; seulement ces choses-là, sur le moment m'attristent toujours un peu. Je n'y pensais presque plus. C'est la réception des voisins qui vient de me... Enfin voilà... C'est toujours la même chose : Tous ceux du bureau sont invités ce soir chez Basselin...

— Excepté moi !

MARIE, *voulant douter*

Bah ! Tous ceux du bureau ? Es-tu sûr ?

TOUSSAINT

Absolument. J'ai entendu des : " A ce soir chez Basselin, " des confirmations d'heure et d'adresse. Brard, Godefroy, Josse, Poulain, tous ces gens-là y vont.

MARIE

Ils sont sans doute plus intimes que toi avec Basselin, voilà tout.

TOUSSAINT

D'accord : plus intimes. C'est tout à fait cela. C'est leur grand mérite sur moi qui ne suis et ne sais être en intimité avec personne...

Je ne suis pas un camarade de bureau pour Basselin, moi, ni pour aucun autre ; je suis... un collègue, un monsieur sans attrait, sans éclat,

sans cordialité ; un monsieur qu'on se dépêche d'oublier après six heures, qui ne parle jamais que pour les nécessités du service, et qui sans doute, s'étonnerait d'être invité, n'accepterait pas... Oh je n'accuse que moi...

MARIE

Après tout, est-il bien enviable d'être l'ami de Basselin ?

TOUSSAINT

Eh, il ne s'agit pas de cela...

Mais il est attristant et même... un peu honteux de n'avoir aucun ami.

Est-ce que personne vient jamais nous voir, ici ? Et nous-mêmes, fréquentons-nous aucune maison ?

MARIE, *sans conviction, pour consoler*

D'abord, nous n'avons pas de famille à

Paris. Et puis, nous habitons un quartier perdu, isolé de tout...

TOUSSAINT

Entends rire dix personnes chez nos voisins. Ils n'ont pas besoin de se fixer dans le centre, eux, pour qu'on vienne chez eux ; et par quel temps !

Je n'ai jamais su avoir d'amis, voilà !..

(*Un silence.*)

C'est tout de même curieux : Voilà deux de mes collègues : Poulain et Nodet : je les connais, moi, tous deux depuis des années. C'est moi qui les ai présentés l'un à l'autre, il y a seulement un mois, quand Nodet est entré au bureau.

Eh bien voici qu'ils sont amis, bons amis. En un mois, je les ai vus s'attirer, se plaire ; je les ai entendus se dire, au bout d'un mois, des choses qu'ils ne m'ont jamais dites à

moi et qu'ils ne pourraient pas encore me dire ; des choses que je serais même un peu gêné d'entendre.

MARIE

C'est que tu ne te lies pas facilement. Moi non plus ; je ne peux pas. Et puis il ne faut pas trop... On ne sait pas tout de suite à qui l'on a affaire.

TOUSSAINT

Mais si, on le sait tout de suite un peu, on le sent. Seulement moi, je n'ai jamais osé être assez familier.

Tiens : Des gens que je vois chaque jour, qui sont mes égaux et qui me plaisent, je n'ai jamais su les appeler en prononçant leur nom tout nu. Je dis toujours " Monsieur ", ma voix sonnerait faux, tremblerait, et ce serait ridicule.

Il y a des mots que les autres se disent à chaque instant ; ils s'appellent : " Mon cher ami ", " mon vieux ", ou : " mon petit ". Ils ne pensent même plus au plaisir qu'ils ont de le faire ; ça leur est coutumier comme l'air ou le pain. Moi j'ai un grand désir de ces mots-là ; un si grand désir qu'ils trembleraient dans ma bouche, qu'ils seraient graves, exceptionnels comme des serments.

Quand je veux être cordial, moi, je ne parviens qu'à une politesse excessive. Je ne peux pas être empressé sans être cérémonieux. Je bredouille, j'irrite sans doute et je glace et l'on me laisse à l'écart...

La vérité est que personne ne désire mon amitié, personne.

Marie

Oh ! où vas-tu chercher !

TOUSSAINT

Je dois être l'homme dont on ne pense rien, qui n'attire pas même la curiosité.

MARIE

Mais lorsqu'on te connaît, lorsqu'on connaît ton intelligence et ton cœur...

TOUSSAINT

On ne connaît rien. S'il y a tout de même quelque chose en moi qui puisse plaire, ma stupide nature est de le dissimuler pudiquement.

Vois-tu, je ne me donne pas assez.

Mon cœur se crispe trop sur ce qu'il contient...

Je n'ai pu livrer de moi qu'à toi. Au dehors, je dois passer pour...

MARIE

Pour un modeste, pour un timide que tu es.

(*Un silence*)

TOUSSAINT, *arpentant la pièce*

Et puis il y a autre chose qui compte : l'extérieur... l'étoffe, enfin tout ce qui attire au moins les regards, ce qui promet, et ce à quoi l'on fait créance... Je suis un de ces hommes d'apparence terne...

Tiens, je pense quelquefois à ces insectes sans ailes, sans agilité, qui ont la couleur de la terre, sont inoffensifs et dont les enfants ne demandent jamais le nom.

MARIE

Tu dis des choses absurdes.

TOUSSAINT

Non, non ; c'est bien cela. Ma nuance d'homme est pauvre et demeure inaperçue. Il y en a tant qui ont plus d'éclat — et mon foyer est un peu disgracié comme moi-même.

MARIE

Voyons ! Tout de même, nous avons bien quelques amis !

TOUSSAINT

Qui ?

MARIE, *énumérant*

Mancien...

TOUSSAINT

Mancien ? Il y a plus d'un an que je ne l'ai vu.

Mancien n'est pas un ami, c'est un camarade d'enfance ; il ne m'a pas choisi : Je lui suis comme une habitude ancienne avec laquelle on ne peut jamais rompre tout à fait.

MARIE

Les Soyer...

Toussaint

Jamais les Soyer ne voudraient venir chez nous ! Ils ne prendraient aucune espèce de plaisir à être un peu, rien qu'un peu avec nous. Ils nous ont invités avec vingt personnes, pour faire nombre, pour...

Ah je me souviens ; mon père, lui, avait des amis ! Ils arrivaient chez nous à l'improviste ; ils allaient d'abord à la place où l'on accrochait son pardessus, en disant : Bonsoir, c'est moi ; je viens manger la soupe avec vous. Ça leur faisait plaisir de venir ; et ils savaient bien que mon père était content aussi.

Et ces soirées ! Tu te rappelles ? Tu y es venue, toi, avec ta mère. On allumait toutes les lampes dans le petit salon ; nous étions là-dedans douze, quinze et tous blottis dans la même conversation, tous bien présents.

On avait chaud au cœur. L'air était saturé de paroles et de rires ; des échanges s'y croisaient, s'y enchevêtraient.

J'étais brûlant et grisé dans tout cela.

MARIE

Au moment de se quitter, c'est toi qu'on chargeait de nous éclairer dans l'escalier avec une petite lampe.

TOUSSAINT

Oui ! Après, je remontais quatre à quatre, un peu fou ; et d'instinct, je retournais dans le petit salon avant qu'on éteignît les lampes. Ah comme il vibrait encore ! On y humait avec la chaleur et l'odeur des cigarettes, je ne sais quelle félicité. J'étais sûr d'y retrouver mon père. Je sens maintenant qu'il revenait là comme moi, pour la même raison confuse. Il marchait de long en large en se frottant

les mains et en riant encore à vous tous qui n'étiez pas totalement disparus.

MARIE

Va, le temps viendra bien où nous allumerons aussi les lampes de notre petit salon.

TOUSSAINT

C'est vrai nous en avons un.

(*Il ouvre la porte sur le gauche et se penche sans entrer.*)

MARIE

Oh n'ouvre pas ! toute notre chaleur va s'en aller.

(*Toussaint referme la porte.*)

Tout de même, pourquoi n'essayes-tu pas d'inviter quelqu'un de temps en temps ?

TOUSSAINT

Mais je l'ai fait ! Ne t'ai-je pas dit que je

l'ai fait ? Deux fois ! La première fois, j'ai invité Godefroy, le meilleur de tous, celui dont j'aurais tant voulu être l'ami ; il n'a pas refusé de venir ; c'est un être trop bon pour refuser. Mais il n'est pas venu, il a remis, il s'est excusé, je ne pouvais plus insister ; il ne viendra jamais. Alors j'ai demandé au premier venu, à Josse ; celui-là m'a répondu qu'il ne sortait jamais le soir ; et je sais bien que ça n'est pas vrai.

Non, l'idée d'être avec moi n'offre aucun attrait. Ceux qui sont venus ici avaient un service à me demander ou à me rendre. Ils n'y sont jamais venus pour leur agrément.

MARIE, *d'un ton délibéré*

Eh bien, tant pis pour eux. Nous savons bien être heureux tout seuls.

TOUSSAINT, *résigné*

Oui.

MARIE

Fais-moi la lecture : Tu as beaucoup d'amis, là, sur ta table ; les meilleurs amis.

TOUSSAINT, *maniant des livres*

Ceux-là nous comblent sans nous connaître et nous ne pouvons rien leur rendre.

MARIE

Qu'est-ce que tu vas lire ?

(*On entend sonner. Toussaint tressaille et s'immobilise pour écouter. Un silence.*)

TOUSSAINT

C'est le courrier. Déjà neuf heures.

(*La bonne entre, tenant un pli.*)

MARIE

Au moins voici qu'on t'écrit, si l'on ne vient pas te voir.

TOUSSAINT, *impatient, à la bonne*

Donnez !

LA BONNE

Voici, Monsieur. (*Elle sort.*)

TOUSSAINT

(*Il examine le pli avec une sorte d'avidité, puis le rejette avec dépit.*)

Un prospectus ! Ah, ah ! Plaignons-nous donc ! Nous recevons des prospectus !

MARIE

Allons, lis ! Prends ce que tu es en train de lire, à l'endroit où tu en es, cela ne fait rien, tu me raconteras...

LA BONNE *revenant, effarée*

Madame, voilà un Monsieur !

(*Marie et Toussaint se lèvent.*)

MARIE, *interdite*

Un Monsieur ? Que demande-t-il.

TOUSSAINT

Ça ne peut être que Mancien...
Eh bien, faites-le entrer !

MARIE

Attendez, demandez-lui son nom.

TOUSSAINT

Non, j'y vais.

THIBAUT, *du dehors*

C'est moi, Thibaut. Est-ce que je vous dérange ?

MARIE, *à mi-voix, stupéfaite*

C'est Thibaut !

TOUSSAINT

Ah, Monsieur Thibaut ! Mais pas du tout, entrez donc !

(*Paraît Thibaut, couvert de neige. Il s'arrête au seuil de la porte. Sa face est ronde. Il est jovial et vif.*)

THIBAUT

Bonsoir, Toussaint ! bonsoir, Madame ! Mais je ne veux pas entrer ici toute cette neige. Laissez-moi ôter mon pardessus.

LA BONNE

Par ici, Monsieur.

TOUSSAINT, *vite, à Marie, avec une expression de surprise*

Thibaut !

MARIE, *de même*

Thibaut !

TOUSSAINT, *à mi-voix, vite*

Que lui arrive-t-il ? Ce doit être que sa sœur se marie ; il vient nous le dire.

MARIE, *de même*

Ses affaires vont peut-être mal et il vient voir si... De toute façon, par un tel temps, le soir... ce n'est pas pour son plaisir.

TOUSSAINT

Tais-toi.

(*Il s'empresse d'aller rejoindre Thibaut ; après un instant d'hésitation, Marie l'imite. Mais Thibaut entre au moment où Toussaint arrive à la porte du fond.*)

SCÈNE II

TOUSSAINT, MARIE, THIBAUT

TOUSSAINT, *à Thibaut en lui serrant la main*

Voilà une bonne surprise. Comment allez-vous ?

THIBAUT, *s'avançant vers Marie*

Madame, tous mes respects.

(*Marie lui tend la main*)

Parbleu, il y a deux ans que nous ne nous sommes vus !

MARIE

Deux ans, tant que cela !

THIBAUT

Mais oui ; je ne vous ai pas vus depuis le mariage d'Etienne. Il y a eu deux ans le mois dernier.

MARIE, *avançant des chaises*

Asseyez-vous donc, Monsieur Thibaut.

(*Tous trois s'assoient, Thibaut entre ses hôtes*)

TOUSSAINT

C'est vrai, depuis le mariage d'Etienne. Il va bien, Etienne ? et sa femme ? et Louise ?

THIBAUT

Ils se portent parfaitement. Et je vois que tout va bien chez vous aussi ?

TOUSSAINT

Tout va bien.

THIBAUT

C'est la première fois que je viens chez vous !

(*Coup d'œil circulaire*)

Vous vous plaisez bien dans ce quartier ?

TOUSSAINT

Oui. C'est peut-être un peu loin du centre ; mais pour nous qui sortons peu.

THIBAUT

Figurez-vous que je devais venir par ici pour une affaire qui ne pressait pas, mais qu'il fallait régler tout de même un jour ou l'autre. Ce matin, je pensais à vous et me suis dit : J'irai là-bas tantôt, je dînerai dans les environs et j'irai voir Toussaint et sa femme avant de rentrer. J'ai même songé un instant à venir vous demander à dîner.

MARIE

Vous auriez dû !

TOUSSAINT

Oh oui, vraiment, vous auriez dû !

THIBAUT

Vous pouviez avoir du monde... être sur le point de sortir ; je dérangeais...

MARIE

Non, vous ne nous dérangiez en aucun cas. On ne nous dérange jamais quand on vient nous voir.

TOUSSAINT

Cela nous fait toujours un très grand plaisir.

MARIE

Mais ce soir, vraiment, avec cette neige, nous n'attendions personne.

TOUSSAINT

La surprise est d'autant meilleure.

THIBAUT

Oui, la neige tombe toujours. Il y en a

une hauteur... On a du mal à marcher. Et je ne pouvais pas trouver votre rue.

MARIE

Quand on ne connaît pas...

(*Un silence. Marie et Toussaint se tournent attentivement vers Thibaut et attendent ses paroles.*)

TOUSSAINT, *gauchement*

Et alors ?

THIBAUT, *riant*

Et alors ?

MARIE

Allez-vous bientôt marier votre sœur ?

THIBAUT

Il n'en est pas du tout question pour le moment. Je crois qu'elle même n'y songe

guère. Elle me seconde dans mon commerce, cela l'occupe beaucoup et l'intéresse. Elle se trouve heureuse comme ça.

TOUSSAINT, *un peu inquisiteur*

Et... les affaires, à propos : Vous êtes content, ça marche ?

THIBAUT

Très content.

Ça va même trop fort, si je puis dire. Voyez-vous, une entreprise qu'on crée, c'est d'abord lourd à pousser devant soi et ça n'avance pas vite. Et puis, l'élan donné, ça roule, ça roule, si bien que ça vous entraîne et vous force à courir. Je n'ai plus le temps de lire ni d'aller un peu à droite et à gauche pour mon plaisir. Je ne vois plus les amis ; enfin je ne vis plus ; je n'ai pas assez d'une tête.

MARIE, *croyant deviner*

Vous cherchez à vous associer.

THIBAUT

A m'associer ? Ma foi non. Et cela ne me déchargerait pas beaucoup. J'aime trop m'occuper de tout moi-même.

TOUSSAINT

Oui...

(*Un silence.*)

Et... affairé comme vous l'êtes, c'est d'autant plus gentil à vous d'être venu nous voir...

THIBAUT

Je vous dis : J'avais combiné cela ce matin.

Il y avait trop longtemps, vraiment, que nous ne nous étions vus ; et j'avais une occasion dont je me suis fait un prétexte...

MARIE, *curieuse et impatiente*

Quelle occasion ?

THIBAUT

Eh bien, mais je vous l'ai dit ! L'occasion que j'avais de venir dans votre quartier.

MARIE, *déconcertée*

Ah oui...

(*Un silence.*)

THIBAUT, *moins assuré*

Et la famille ? Vos parents habitent toujours Nantes ?

TOUSSAINT

Toujours, oui, oui.

THIBAUT

Ils viennent encore à Paris quelquefois ?

TOUSSAINT

Oh jamais, à leur âge...

(*Silence, pendant lequel Marie et Toussaint demeurent attentifs et tendus vers Thibaut. Soudain, explosion de rires chez les voisins.*)

THIBAUT

Qu'est-ce qu'il arrive, par là ?

MARIE

Ce sont nos voisins qui ont du monde.

THIBAUT

A la bonne heure, il sont joyeux.

(*Nouveau silence. Puis Thibaut reprend, avec effort et inquiétude.*)

En sorte que... vous ne les voyez pas souvent, vos parents ?

MARIE

Nous allons à Nantes tous les ans, aux vacances.

(*Silence.*)

THIBAUT, *désespérément*

J'ai un client qui est de Nantes... Delfieu. Vous ne le connaissez pas ?

TOUSSAINT

Delfieu ? Ma foi non. Vous savez, je ne connais plus grand monde à Nantes.

THIBAUT

Bien sûr. Maintenant toutes vos relations sont ici.

(*Silence.*)

THIBAUT

Un charmant garçon, ce Delfieu.

(*Court silence, puis tranchant.*)

Eh bien, je suis heureux de vous avoir trouvés toujours les mêmes, tranquilles et bien portants.

(*Il se lève et fait quelques pas vers une gravure accrochée au mur et l'examine. Toussaint se lève aussi et fait quelques pas dans la même direction ; mais il s'arrête auprès de Marie.*)

MARIE, *bas à Toussaint*

Je crois qu'enfin il va se décider à dire ce qu'il nous veut.

TOUSSAINT, *de même*

Il ne sait pas comment s'y prendre.

THIBAUT, *il pivote et tire sa montre*

C'est qu'il va falloir... Je passais seulement, vous savez.

TOUSSAINT, *tressaillant*

Quoi, vous voulez partir ?

MARIE

Déjà, Monsieur Thibaut ?

TOUSSAINT, *troublé*

Mais vous venez d'arriver ! Et puisque vous êtes venu ici ce soir... pour nous voir... N'est-ce pas ? simplement pour nous voir ?...

THIBAUT, *interdit*, *souriant*

Mon Dieu oui, au risque de vous déranger...

MARIE

Oh Monsieur Thibaut !

TOUSSAINT, *métamorphosé*

Laissez-nous savourer un peu la bonne surprise... Mais nous vous recevons... Oh

vous devez trouver que nous vous recevons bien mal !

THIBAUT, *protestant.*

C'est moi qui dois m'excuser de vous consacrer si peu de temps ! Je compte bien revenir et rester davantage... Mais sérieusement, voici l'heure de rentrer.

MARIE

Il n'est pas dix heures...

THIBAUT

Eh ! il me faut une heure pour regagner la maison, Madame ; et je dois être très matinal en ce moment. C'est pourquoi je vais vous demander la permission...

TOUSSAINT, *l'arrêtant*

Un quart d'heure, Monsieur Thibaut ! Encore un quart d'heure...

THIBAUT, *embarrassé*, *puis cédant*

Alors, le temps de fumer une cigarette avec vous.

(*Il fouille dans ses poches en se tournant vers Marie.*)

Si vous le permettez, Madame.

MARIE

Oh certainement !

TOUSSAINT

Pardonnez-moi, je ne fume pas et je n'ai pas la moindre cigarette à vous offrir...

THIBAUT

Allons ! j'ai laissé les miennes dans mon pardessus ; je vais...

(*Il se dirige vers la porte ; Marie s'empresse à sa suite.*)

Ne vous dérangez pas, Madame, je sais très bien où est mon pardessus.

(*Il sort par la porte du fond. Marie revient vers Toussaint.*)

TOUSSAINT, *désolé*

Ah Marie, nous sommes des maladroits !

MARIE

Oui nous nous sommes trompés.

TOUSSAINT

Tu vois bien que j'avais raison. Je ne sais pas même accueillir ! J'invente tous les motifs de refuser ce qu'on m'apporte...

MARIE, *désignant la porte du fond restée entre-bâillée*

Tais-toi, tais-toi !

TOUSSAINT

Je n'ai pas même su le garder une heure...

Tu comprends bien qu'il va partir ! Et il ne reviendra pas, c'est évident...

THIBAUT, *revient en allumant une cigarette, il présente son étui à Toussaint*

Alors vrai, vous ne fumez pas avec moi ?

TOUSSAINT, *agité*

Non... merci... jamais...

MARIE

Rasseyez-vous donc, Monsieur Thibaut.

TOUSSAINT, *avec feu*

D'abord il faut prendre tous les trois quelque chose de chaud ! hein, Marie ?

MARIE, *de même*

Oui, oui ! du punch. Le punch vous convient-il, Monsieur Thibaut ? Je vous demande cinq minutes.

THIBAUT, *assis de nouveau*

Ne vous donnez donc pas la peine... D'ailleurs, vous savez que je m'en vais !

(*Marie sort, empressée ; Toussaint fait quelques pas avec elle.*)

TOUSSAINT

Va, va. (*plus bas*)... Simplement pour nous voir !... Pour son plaisir !

(*Marie sort ; Toussaint revient vite vers Thibaut.*)

Ah cher Monsieur Thibaut, je ne puis vous dire quel plaisir nous fait votre visite, à Marie et à moi. Je ne crois pas pour mon compte qu'on puisse donner à quelqu'un une meilleure joie qu'en venant le voir comme cela... qu'en pensant un jour, tout d'un coup à venir le voir.

Ne restez pas assis sur cette chaise, je vous

prie. Tenez, voulez-vous avoir l'obligeance de venir là, près du feu.

(*Il l'installe dans le fauteuil occupé par Marie au début, et sur lequel elle a laissé son ouvrage.*)

THIBAUT

Mais vous me donnez le fauteuil de votre femme.

TOUSSAINT

Non, ce fauteuil est toujours celui du visiteur. Marie ne l'occupe qu'en l'absence du titulaire.

(*Marie rentre.*)

MARIE

Nous aurons le punch dans un instant. Monsieur Thibaut, excusez-nous de vous

recevoir dans cette salle à manger : il n'y a pas de feu dans notre salon.

THIBAUT, *protestant*

Oh, mais Madame...

TOUSSAINT, *l'interrompant*

Nous ne vous avons même pas montré notre installation ; oh, ça n'est pas grand ; tout ce qu'il faut pour deux. Mais nous ne sommes pas mal du tout ici. Tenez, donnez-vous donc la peine...

(*Il saisit la lampe sur sa petite table et va ouvrir la porte du salon. Thibaut le rejoint.*)

Voilà notre salon. Entrez donc...

MARIE, *occupée à sortir de son buffet tasses et soucoupes*

Oh, Toussaint ! Monsieur Thibaut va s'enrhumer.

(*Thibaut et Toussaint disparaissent un instant, et reviennent.*)

THIBAUT

Très gentil, très intime...

TOUSSAINT

Mais glacial pour l'instant.
Vous savez...

MARIE, *l'interrompant*

Monsieur Thibaut !

THIBAUT, *accourant*

Madame ?

MARIE

Comment trouvez-vous mes tasses ? C'est moi qui ai découvert cela, et j'en suis fière. N'est-ce pas, qu'elles sont bien ?

THIBAUT, *examinant une tasse*

Tous mes compliments, Madame. C'est d'une forme vraiment...

TOUSSAINT, *campé devant sa table de lecture, et interrompant Marie*

Monsieur Thibaut, eh ! voyez donc !

(*Thibaut repose la tasse et accourt.*)

THIBAUT

Quoi donc ?

TOUSSAINT

Voici ma table de lecture ; mon coin à bouquins. C'est là que je m'installe tous les soirs comme un homme qui va faire un bon repas.

THIBAUT

Vous en avez une chance, de pouvoir lire

Moi, je ne sais pas trouver le temps de le faire. Dès que je pourrais avoir un peu de loisir, je me laisse accaparer par celui-ci ou celui-là...

TOUSSAINT

La lecture, c'est ma passion. Tenez : Voilà des reliures que je fais entièrement moi-même.

THIBAUT, *examinant des volumes*

Mais dites donc, c'est très bien ! c'est simple, solide...

(*Il lit le titre sur le dos d'un volume.*)

Oh, mon vieux, je vais vous demander une chose : Il faut que vous me prêtiez ça ! Il y a dix ans que j'ai envie de le lire.

TOUSSAINT, *exultant*

Mais oui ! Prenez-le, et d'autres, si vous voulez.

THIBAUT

Vrai, ça ne vous dérange pas ?

TOUSSAINT

Je voudrais prêter à tout le monde certains livres que j'aime ; et celui-là en est un.

THIBAUT, *enjoué*

Seulement je ne vous le rapporterai pas. Cela vous obligera à venir le chercher un soir à la maison, tous les deux.

MARIE, *qui allume le punch*

Oh Monsieur Thibaut ! Mais bien volontiers. Le punch est prêt. Voulez-vous venir vous asseoir ? Monsieur Thibaut...

TOUSSAINT

Allons !

(*Il conduit Thibaut à sà place. Marie sert le punch. Tous trois s'assoient.*)

Oui, c'est cela ; nous irons vous voir un soir.

THIBAUT

J'y compte absolument. Voyons ! devrions-nous rester deux ans sans nous voir !

(*Ils prennent quelques gorgées de punch.*)

Eh, Toussaint, cela fait combien de temps que nous nous connaissons ?

(*Il allume une nouvelle cigarette.*)

TOUSSAINT, *cherchant*

Voyons : J'ai quitté la Compagnie...

MARIE

Il y a cinq ans que tu as quitté la Compagnie.

THIBAUT

Nous y avons passé deux années ensemble.

Nous nous connaissons donc depuis sept ans. Tout de même ! Ça ne paraît pas. Vous avez revu ceux du bureau, oui ?

TOUSSAINT

Ma foi... non, jamais. Je n'ai revu que vous.

THIBAUT

Vrai ? Ah moi je les ai tous revus, tous ! Quand je passe dans le quartier, vers l'heure de la sortie, je ne les manque pas.

J'ai revu le grand Vallot ! Je le rencontre souvent, Vallot ; nous allons boire un bock ensemble. Très gentil garçon.

Il paraît que ça n'a pas beaucoup changé, à la Compagnie. Toutefois ils ont un autre chef.

TOUSSAINT

Monsieur Schmidt est parti ?

THIBAUT

Non, il est mort, le père Schmidt.

Pauvre bonhomme. Il était bien gentil aussi.

TOUSSAINT

Oui.

THIBAUT

Comment! vous n'avez jamais eu le besoin de passer là-bas revoir tous ces gars-là ?

TOUSSAINT, *expliquant*

N'est-ce pas... moi...

THIBAUT

Il y en a pourtant quelques-uns qui ne sont pas ordinaires. Tenez : Combaze ! Mais mon vieux, quand on rencontre un Combaze dans sa vie, on n'a pas le droit de le perdre de vue ! Ah Madame ! La candeur

d'un Combaze, c'est beau comme la candeur d'un enfant de sept ans. Et cette confiance ! On a envie de l'embrasser, Combaze...

TOUSSAINT

Oui, oui Combaze.

THIBAUT

Je l'aime beaucoup. Il vient dîner à la maison de temps en temps...

J'ai revu Raymond, qui était si étourdi et si turbulent ; j'ai revu Willon qui rit toujours; et ce type, vous savez, qui battait continuellement des paupières et avait l'air de souffrir en parlant... Doiseau, Loiseau ; un bon garçon aussi. J'ai revu Arluison, vous savez : " l'homme qui ne s'étonne pas ".

(*Il rit et Toussaint aussi.*)

Ah ! ah ! ah ! " l'homme qui ne s'étonne pas " ! Et Petit-Guyon, qui faisait toujours les castagnettes avec ses doigts et Catzman,

si stupide, celui-là hein? Mais si bon diable. Ah tout ce monde-là, mon ami, c'était franc comme l'or ! On ne peut tout de même pas vivre deux ou trois ans avec certains types et puis les quitter brusquement pour ne plus jamais les revoir, fût-ce un instant. Hein ?

TOUSSAINT

Evidemment.

THIBAUT, *riant*

Ah mais attendez donc ! Il y en a un autre que j'ai revu : Figurez-vous qu'un jour, je me perds dans le quartier de la Nation. Je m'approche d'un agent pour lui demander mon chemin, qui est-ce que je reconnais ? Maurice !

TOUSSAINT

Qui donc, Maurice ?

THIBAUT, *riant plus fort*

Voyons ! Maurice, le garçon de bureau, la petite barbiche !

TOUSSAINT, *riant aussi*

Ah oui !

THIBAUT

Eh bien il est sergent de ville...

Vous vous rappelez, il voulait passer l'examen d'expéditionnaire !

TOUSSAINT

Oui ! Il faisait des projets pour le temps où il serait rédacteur.

(*Tous trois éclatent de rire. Lorsqu'ils s'arrêtent, de nouveaux rires s'élèvent chez les voisins.*)

THIBAUT

A la bonne heure ! Voilà un étage où l'on

rit de tous les côtés. Il n'y a pas que vous de gentils dans la maison.

(*Il étend le bras vers le mur de droite.*)

Eux aussi, puisqu'ils ont des amis qui traversent les neiges pour venir les voir.

(*Il rit encore. Toussaint et Marie l'imitent, heureux. Il y a un court silence et Thibaut reprend, confidentiel.*)

Ecoutez, je vous assure que je ne vois partout que des braves gens, des gentils garçons. Tenez, à la Compagnie, vraiment, c'étaient tous des gens excellents, des hommes comme vous, Toussaint, prévenants, consciencieux, et qui faisaient tout leur possible pour simplifier le travail des autres.

TOUSSAINT

Oui, oui !

THIBAUT

Ainsi vous, mon vieux, je me rappelle : Vous me passiez vos états recopiés au net, et devant tous les articles qui ne dépendaient pas du service d'exploitation, vous mettiez un petit point rouge, pour m'avertir.

Cela compliquait tout de même un peu votre travail, mais cela abrégeait le mien de moitié. Je pouvais me permettre une bonne cigarette de plus...

TOUSSAINT, *confus*, *l'interrompant*

Monsieur Thibaut, c'était...

THIBAUT, *l'arrêtant du geste*

Vous faisiez cela de vous-même ; il y avait l'intention, qui me faisait plus de plaisir que la cigarette ; un plaisir énorme, comprenez-vous ? Et puis, ça n'est qu'un exemple. Il y en avait beaucoup d'autres, parmi ceux du bureau, qui en auraient fait autant.

TOUSSAINT, *avec chaleur*

Tous, certainement tous !

THIBAUT

Vous voyez bien ! Et ce sont des choses bonnes à penser et bonnes à dire de temps en temps.

MARIE

Certainement.

TOUSSAINT

Pour sûr, Monsieur Thibaut !

THIBAUT

Je ne crois pas être un mauvais diable non plus, moi, pas vrai ?

MARIE, *avec élan*

Ah, vous ne pouvez vous douter, Monsieur, combien nous sommes heureux de

votre visite et combien nous sommes touchés que quelqu'un... que vous ayez pensé à nous au point de venir, et juste ce soir...

TOUSSAINT, *confus*

Marie...

THIBAUT, *étonné*

Comment, " juste ce soir " ?

MARIE

Oui, juste au moment où nous étions en train... enfin où Toussaint se plaignait de ne voir jamais d'amis...

TOUSSAINT, *vivement*

Oui, c'est-à-dire... Figurez-vous que tous ces temps derniers, nous n'avons vu personne, personne. Je ne sais pas à quoi cela tient ; nous avons vécu comme des solitaires. Et j'étais en train de le constater au moment précis où vous êtes entré.

THIBAUT, *souriant*

Oui...

Vous étiez en train de vous ennuyer, quoi ! Alors tant mieux ; je suis bien tombé. J'avais d'abord craint que ma visite ne fût importune.

MARIE

Elle était providentielle.

TOUSSAINT

Oui, oui, providentielle.

THIBAUT, *se levant*

Seulement, mon cher Toussaint, il faut décidément que je vous quitte, malgré tout le plaisir...

TOUSSAINT

Déjà.

THIBAUT, *tirant sa montre*

Oh, je crois bien ! Cette fois c'est sérieux, vous savez. D'ailleurs, ce soir, ça ne compte pas pour une visite. Je reviendrai.

MARIE

Ça compte tout de même un petit peu.

THIBAUT, *allant à la table de travail*

Je prends donc ce livre ; et avant une quinzaine, j'attends un mot de vous me prévenant du jour où vous venez manger la soupe avec nous.

TOUSSAINT

Vous êtes trop aimable, Monsieur Thibaut.

THIBAUT

Ma sœur sera enchantée. C'est entendu, n'est-ce pas ?

TOUSSAINT

Eh bien... oui. C'est entendu. Je... Marie...

THIBAUT, *à Marie*

Madame permettez-moi de vous demander mon pardessus.

(*Marie sort vivement et revient avec le pardessus et le chapeau de Thibaut. Toussaint et Marie s'empressent pour aider Thibaut à se vêtir.*)

THIBAUT

Je vous remercie. Le livre dans ma poche, là. Au revoir Madame, et à bientôt, n'est-ce pas ?

MARIE

Certainement, à bientôt.

(*Toussaint saisit sa petite lampe. Tous trois sortent et l'on*

entend : Bonsoir mon cher ami, bonsoir... bonsoir... etc. Marie et Toussaint reviennent. Toussaint pose fébrilement sa lampe et arpente la pièce en se frottant les mains.)

***

SCÈNE III

TOUSSAINT, MARIE

TOUSSAINT, *joyeux*

Ah ! Marie, ma petite Marie !

MARIE, *tendre*

Eh bien, tu vois !

TOUSSAINT

Oui.

MARIE

C'est un homme vraiment agréable !

TOUSSAINT

Oui, oui.

(*Il s'assied, rêveur, pendant que Marie met de l'ordre sur la table puis il se lève brusquement, comme pris d'inquiétude.*)

MARIE

Qu'est-ce que tu as ?

TOUSSAINT

Ton impression, Marie : N'avait-il vraiment rien à venir nous demander ?

(*Marie proteste et raille du geste.*)

Est-ce bien pour notre plaisir qu'il est venu ; pour notre plaisir et le sien, et le

sien ?... Notre attitude, mes stupides questions, tout cela n'a-t-il pas empêché une démarche...

MARIE

Mais enfin qu'est-ce qui pourrait te faire croire ?

TOUSSAINT

Rien... Je ne sais pas... Je cherche, précisément, s'il n'y a pas eu dans sa conversation quelque indice...

MARIE, *en se dirigeant vers le fond avec un plateau où elle a rassemblé tasses et soucoupes*

Non, non et non ! Je t'assure qu'il est venu pour nous voir, rien que pour nous voir ! Nous pouvons être tranquilles et contents !

(*Elle s'éloigne.*)

TOUSSAINT, *la suivant*, *radieux*

Oui n'est-ce pas ? Ah c'est bien ce que je crois aussi, seulement vois-tu, je suis si peu habitué, tellement content...



TABLE

TABLE

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Volumes in-8 couronne 3 fr. 50

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE
Drame en trois actes.
L'ANNONCE FAITE A MARIE
Mystère en quatre actes et un prologue.

CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT
Edition conforme au premier manuscrit.
LETTRES DE JEUNESSE
— à HENRI VANDEPUTTE.

ANDRÉ GIDE : ISABELLE
Récit.

J. COPEAU et J. CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV
Drame en cinq actes d'après DOSTOIEVSKY.

HENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS
(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)
LE PAIN
Tragédie populaire en quatre actes et cinq tableaux. Représentée au Théâtre des Arts.

JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ

G. K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI (UN CAUCHEMAR)
Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.

FRIEDRICH HEBBEL : JUDITH
Tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par GASTON GALLIMARD et PIERRE DE LANUX.

JACQUES RIVIÈRE : ÉTUDES
(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, etc.)

EMILE VERHAEREN : HÉLÈNE DE SPARTE
Tragédie lyrique en quatre actes.

HENRI BACHELIN : JULIETTE LA JOLIE

Pierre Hamp : LE RAIL
VIEILLE HISTOIRE
Contes écrits dans le Nord.

Georges Duhamel : COMPAGNONS (Poèmes).
DANS L'OMBRE DES STATUES pièce en trois actes.

Henri Franck : LA DANSE DEVANT L'ARCHE
Préface de Mme de Noailles.

Francis Vielé-Griffin : LA LUMIÈRE DE GRÈCE

Jean Richard Bloch : LÉVY. Premier Livre de Contes.

Volume in-8 tellière 5 fr.

André Gide : ISABELLE
Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 ex.

Volumes in-8 couronne 2 fr. 50

Léon-Paul Fargue : POÈMES

Saintléger Léger : ÉLOGES

Coventry Patmore : POÈMES
Traduction de Paul Claudel, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par Valery Larbaud.

John Keats : LETTRES A FANNY BRAWNE
Traduites par Marie Louyse des Garets.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Michel Yell : CAUËT.

Pierre Hamp : MARÉE FRAICHE. VIN DE CHAMPAGNE

Albert Thibaudet : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ.

„ LES HEURES DE L'ACROPOLE.

Jean Schlumberger : LA MORT DE SPARTE pièce en quatre actes.

André Gide : LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE
Précédé de cinq autres Traités.

G. K. Chesterton : LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL
Traduit de l'anglais par Jean Florence.

Paul Claudel : CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ
Cantate à trois voix.

LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A POUR COLLABORATEURS HABITUELS :

PAUL CLAUDEL,
ANDRÉ SUARÈS, EMILE VERHAEREN,
ANDRÉ GIDE, VALERY LARBAUD, EDMOND PILON,
HENRI BACHELIN, MICHEL ARNAULD, HENRI GHÉON,
JEAN SCHLUMBERGER, ANDRÉ RUYTERS,
JACQUES COPEAU, ALBERT THIBAUDET,
JACQUES RIVIÈRE.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

qui, à l'origine, paraissait sur 75 à 100 pages
offre aujourd'hui à ses lecteurs des n[os] de 200 pages

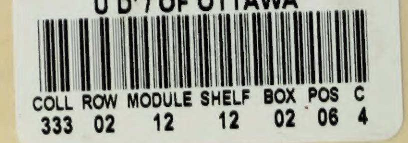
Chacun de ses numéros contient :

Un article de critique générale ou de discussion,
Des poèmes,
Un essai ou une nouvelle,
Un roman,

La Chronique de Caërdal,	par André Suarès;
Une chronique de la littérature,	par Michel Arnauld ;
	ou par Albert Thibaudet;
Une chronique de poèmes,	par Henri Ghéon ;
Une chronique des romans,	par Jacques Copeau ;
Une chronique du théâtre,	par Jean Schlumberger ;

Des notes critiques sur les manifestations littéraires ou artistiques les plus intéressantes. Une revue des Revues françaises et étrangères.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE QUINZE OCTOBRE MIL NEUF CENT DOUZE PAR "THE ST. CATHERINE PRESS LTD." QUAI ST. PIERRE, BRUGES BELGIQUE



nrf